This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 6105 015 502 375

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
1891

RÉPERTOIRE

DE LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

(ANNÉE 1889)

TIRÉ A CINQ CENTS EXEMPLAIRES

Il a été tiré en plus vingt exemplaires sur papier du Japon.

RÉPERTOI

DE LA

[illegible]

[illegible] VI [illegible]

PAR

CH. GUEULLETTE

[illegible]

[illegible]

[illegible] de [illegible]

[illegible]

PAR [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

RÉPERTOIRE

DE LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

(Tome VI — 1889)

PAR

CH. GUEULLETTE

AVEC UNE

PRÉFACE PAR FRANCISQUE SARCEY

ET UN

Portrait de Mme Jeanne Samary

GRAVÉ A L'EAU-FORTE PAR ABOT

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue de Lille, 7

—

M DCCC XC

SJK

2636
C33
1.6

A Mme JEANNE SAMARY

a

PRÉFACE

Il est bien difficile, en cette année, qui est celle de notre glorieux centenaire, de ne pas jeter un coup d'œil en arrière sur le siècle que vient de traverser la Comédie-Française. Les recueils comme celui-ci ont un grand avantage, parce qu'ils fixent au jour le jour les menus faits de sa vie quotidienne, et les gardent pour jamais à la mémoire. Plût à Dieu, mon cher Gueullette, que nous eussions eu dans le passé des annalistes aussi soigneux, aussi exacts, aussi amoureux de théâtre que vous l'êtes ! Nous ne serions pas

sans cesse obligés de chercher, un peu au hasard, dans la multitude éparse des histoires de théâtre, les documents qui nous font défaut.

Mais ces recueils ont aussi un inconvénient. On a dit quelquefois que les arbres empêchent de voir la forêt. Ces petits livres, qui ne content que l'histoire d'une année, masquent au lecteur l'ensemble du travail qui s'est fait durant une longue période. Je viens de feuilleter les épreuves du vo-

peuple; il peut soutenir la comparaison avec les plus grands; je n'en excepte même pas ce moment unique où Sophocle alternait avec Aristophane, et se faisait, sur la fin de sa vie, battre par Euripide; je n'en excepte pas non plus ces heureuses années où Corneille collaborait avec Molière, tandis que Racine allait d'*Andromaque* à *Phèdre*.

Je ne sais, à vrai dire, si le XIXe siècle, passé au creuset de la postérité, laissera un aussi brillant résidu de chefs-d'œuvre avérés, authentiques, absolument parfaits et dignes d'entrer dans le panthéon classique. Il l'emportera par la variété des génies, par la multiplicité des beaux ouvrages, par la hardiesse de ses pointes poussées en tous les sens.

J'abandonne les premières années, qui sont celles de la Révolution et de l'Empire : Collin d'Harleville, Andrieux, Picard, Alexandre Duval, Étienne, n'ont donné que des ouvrages qui avaient ce qu'on appelle la beauté du diable. Ils plaisaient aux contem-

porains par certaines qualités aimables d'arrangement et de style, que nous ne goûtons plus guère. Presque tous ont disparu du répertoire, et nous leur trouvons un goût très fade quand on nous les rend.

On ne nous rend jamais, et l'on a quelque raison, les tragédies de Chénier, de Luce de Lancival, non plus même que celles de Népomucène Lemercier, qui fut pour son temps un novateur, mais si timide! Je ne parle pas du drame, qui n'était représenté que par Guilbert de Pixérécourt, dont le nom a surnagé et dont l'œuvre a péri.

Voici venir la Restauration. Pourquoi de 1815 à 1848 cette soudaine et magnifique éclosion de chefs-d'œuvre en tous genres? A cette question on donne toutes sortes de réponses, tirées de la politique ou de l'état social, car il faut que l'on explique même ce qui est inexplicable. La vérité est que nous n'en savons rien. Pourquoi y a-t-il des années où la vigne livre une récolte exquise, et d'au-

tres où le fruit meurt sur le cep? Il y a des causes, sans doute; elles nous échappent. Nous en sommes quittes pour dire que ce sont là jeux de la nature. D'où vient qu'après une longue période de disette, tout à coup les grands talents surgissent d'une race qui semblait épuisée et abondent en œuvres admirables? La chose est, nous la constatons, et c'est là que se borne notre science.

Quand on pense qu'à la fois voilà Victor Hugo qui jette au vent *Hernani* et *Ruy Blas;* Alexandre Dumas qui prélude, par *Henri III et sa Cour,* à cette foule prodigieuse d'ouvrages, où l'originalité d'une invention toujours en mouvement s'allie à une fougue d'exécution merveilleuse; Alfred de Vigny, le poète impeccable et serein, qui sort de sa tour d'ivoire pour donner *Chatterton;* Frédéric Soulié qui fait jouer *la Closerie des Genêts,* le chef-d'œuvre des mélodrames présents, passés et futurs, où se rencontre la plus belle et la plus pathétique situation que je connaisse; Casimir De-

lavigne, que l'on affecte de dédaigner, comme poète de transition... Ah! si l'on nous donnait aujourd'hui des œuvres qui, répondant à notre goût, fussent, intrinsèquement, de la valeur de *Louis XI*, des *Enfants d'Édouard*, de *Don Juan d'Autriche*, de *l'École des Vieillards*, quels cris de triomphe nous lancerions! Voilà enfin Scribe, qui a poussé le vaudeville à son plus haut point de perfection. De sa verve intarissable coule un fleuve de grandes et de petites pièces, toutes amusantes, qui ont fait les délices de cette première moitié de siècle. Quelques-unes sont des merveilles d'ingéniosité et d'arrangement. *Une Chaîne*, *la Camaraderie*, *le Mariage de raison*, et tant d'autres ouvrages que les critiques malmènent à cette heure, n'en divertissent pas moins encore la foule, quand on les remet à la scène. Et à la suite de Scribe il faudrait citer toute son école, à commencer par Bayard. Car il n'y eut jamais de temps où les vaudevillistes furent plus nombreux, plus féconds, plus habiles, et don-

nèrent à ce genre un peu inférieur tant de formes diverses. Puis-je oublier Duvert, dont les œuvres se lisent encore avec plaisir et évoquent dans notre esprit l'image de l'incomparable acteur Arnal jouant ces fantaisies?

Toute cette pléiade d'auteurs nous mène en 1848. On pouvait croire que le sol avait été épuisé par cette production incessante, qu'il se mettrait de lui-même en jachère. De 1848 à 1870, c'est une nouvelle moisson, plus abondante encore et plus riche en chefs-d'œuvre.

Tandis que Ponsard, qu'il ne faut pas trop dédaigner, renouvelle la tentative de Casimir Delavigne, voici que trois nouveaux astres, d'inégale grandeur, paraissent à l'horizon : Théodore Barrière, Alexandre Dumas fils, Émile Augier. Je ne sais ce que l'avenir gardera de Barrière; il y a pourtant de lui quatre ou cinq scènes qui sont de toute beauté; il a marqué d'un trait ineffaçable, dans *la Vie de bohème*, un des états d'esprit de notre littéra-

ture, et il a peint de couleurs inaltérables, dans *les Faux Bonshommes*, l'égoïsme et la sottise importante et gonflée du bourgeois, tel que l'avait fait la monarchie de Juillet. Mais Barrière a été rejeté dans l'ombre par ses deux grands rivaux, Dumas et Augier, qui se sont loyalement disputé la prééminence à la Comédie-Française.

Ce n'est pas ici le lieu de faire entre ces deux hommes de génie un parallèle à la Plutarque. A l'heure où j'écris, je pencherais pour Émile Augier, car il vient de mourir, et notre admiration s'avive de nos regrets. J'aurais de quoi justifier cette préférence. Je suis convaincu que *le Gendre de M. Poirier*, *l'Aventurière* et *Philiberte*, sans parler des *Effrontés*, seront joués et loués autant que durera la langue française. Mais *la Dame aux Camélias*, *le Demi-Monde*, *la Visite de Noces*, et tant d'autres comédies que le cadre trop étroit d'une courte préface ne me permet pas de citer, traverseront également les siècles.

Près de ces grands noms, il ne faut

pas hésiter à mettre ceux de Meilhac et de son inséparable collaborateur Halévy. Je ne sais pas même si quelques-unes de leurs esquisses légères des mœurs contemporaines ne sont pas destinées à plaire aux générations suivantes plus que les grandes œuvres des deux puissants maîtres du théâtre actuel. Elles y trouveront plus de ragoût, comme aujourd'hui nous donnons le pas à Marivaux sur les auteurs dramatiques de son temps, qui le primaient dans l'opinion des beaux esprits du XVIIIe siècle.

L'Académie, en ouvrant ses portes à Labiche, nous a autorisés à le mettre sur le même rang que ces illustres écrivains. C'est un homme unique dans la littérature française que ce Labiche, dont le rire a, durant quarante ans, allumé le nôtre. Pouvons-nous oublier encore que Pailleron, après dix œuvres d'un mérite rare, a écrit une comédie qui a fait le tour de l'Europe, qui n'a pu, après cinq cents représentations, lasser la curiosité du public, *le Monde où l'on s'ennuie,* qui

est quelque chose comme *les Précieuses ridicules* du XIXe siècle?

Nous avons vu Scribe revivre dans Sardou, un Scribe plus ingénieux, plus alerte, plus trépidant, d'un style plus vif, dont il restera moins peut-être que du premier, car ses œuvres sont moins pondérées, moins solides.

Quel rayonnement d'illustrations! Et notez que je n'ai point parlé de ce pauvre Gondinet, qui a laissé de si jolies bluettes, de si fines peintures de notre société contemporaine; d'Octave Feuillet, dont *le Roman d'un jeune homme pauvre* sera mis, par l'avenir, à côté des *Fausses Confidences;* de Legouvé, qui fut l'heureux collaborateur de Scribe, et qui écrivit seul une demi-douzaine d'œuvres où la dextérité de l'auteur dramatique se double d'une science profonde du théâtre; de M. Camille Doucet, qui a renouvelé gentiment la tradition des Andrieux et des Collin d'Harleville; de Coppée, à qui l'on doit *le Passant,* une fleur délicieuse de mélancolie.

Quelle énumération de talents di-

vers! Et dire que j'ai oublié George Sand, qui a écrit *François le Champi, Claudie,* et cet aimable *Mariage de Victorine,* qui fait un digne pendant au chef-d'œuvre de Sedaine! Et dire que je n'ai pas soufflé mot du mélodrame, où tant d'écrivains se sont taillé une grande et juste renommée! Mais tous ces noms se fondent dans l'éclat que jette d'Ennery, un écrivain assez médiocre, si l'on veut, mais l'un des plus féconds inventeurs de situations dramatiques qu'il y ait jamais eu.

Est-ce assez de noms? Et à mesure que j'écris d'autres me remontent à la mémoire. Car, en ce XIX° siècle, il semble que la production dramatique ait été inépuisable en France.

On dirait qu'à cette heure, il y a un moment d'arrêt. Ceux qui s'en vont ne trouvent plus de remplaçants. Les jeunes gens cherchent des voies nouvelles et hésitent à s'y engager, ou le public hésite à les y suivre. Y aura-t-il un prochain renouveau? Je l'espère! Mais la besogne faite jusqu'à ce jour a été bonne, et, si l'on ne consi-

dère que le théâtre, on peut, avec une légitime fierté, répéter l'hémistiche de Victor Hugo :

Ce siècle est grand et fort...

FRANCISQUE SARCEY.

RÉPERTOIRE

DE LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

RÉPERTOIRE

DE LA

COMÉDIE-FRANÇAISE

(ANNÉE 1889)

I

Mme Jeanne Samary.

Si le rire était banni de la terre, on le retrouverait sur les lèvres vermeilles de Mme Samary. Non point le rire discret des personnages de Marivaux, mais le rire largement épanoui des servantes de Molière.

Il semble étonnant qu'au jour où elle débuta dans Dorine, M. Vitu ait formulé sur sa carrière le jugement si peu prophétique que voici : « A vrai dire, je n'entrevois pas l'avenir de Mlle Samary

dans les soubrettes du répertoire... son incontestable aisance, sa diction fine et dégagée, la désignent pour les rôles de genre dans le répertoire moderne, où elle fera quelque jour, si je ne me trompe une rude concurrence à Mlle Croizette.

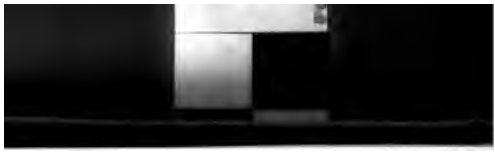
Sans aucun doute, l'intelligence très ouverte de notre artiste lui permet de tenir tous les emplois ; mais, si jamais comédienne fut prédestinée aux rôles de soubrette, c'est assurément elle.

Que Mme Samary figure, en effet, sous le cotillon de Dorine ou de Toinette, de

de son talent, possède toutes les qualités requises pour l'emploi : l'air crâne et quelque peu tapageur, l'œil hardi, le verbe haut, la voix mordante, le geste rapide et décidé. Quant au physique, des bras potelés, des épaules plantureuses, une peau éblouissante et des dents que je calomnierais si je les comparais à des perles. J'ajoute que Mme Samary les montre volontiers, non par coquetterie, mais par belle humeur, car elle est follement rieuse, ce qui ne l'empêche pas, je vous assure, de traiter son art avec grand sérieux et d'avoir pour les classiques, qu'elle étudie sans relâche, le plus profond respect.

Le culte du théâtre est inné chez notre comédienne; et comment en serait-il autrement? N'est-elle pas « enfant de la balle » : petite-fille de Suzanne Brohan, nièce, par conséquent, d'Augustine et de Madeleine? Son père lui-même, violoniste distingué de l'Opéra et de la chapelle de l'empereur, ne favorisa-t-il pas ses goûts en la faisant jouer, dès l'âge le plus tendre, sur les scènes de banlieue, où il organisait des représentations?

A huit ans, l'intelligente bambine tenait le rôle de la petite Jeanne dans *le Supplice d'une femme*. Un peu plus tard,



elle partait pour l'Italie avec Mme Dortet, sœur jumelle de sa mère. Là, elle reprit les pièces de Céline Montaland, où sa mutinerie, sa mine friponne et son air éveillé, lui valurent nombre d'ovations. Quand elle revint à Paris, après avoir parcouru le midi de la France, elle était assez grande fille pour songer au Conservatoire.

C'est le 21 novembre 1871 que la toute jeune artiste y fit son entrée, dans la classe de Bressant. Avec un tel professeur et les répétitions de sa tante Augustine, ses progrès furent rapides ; aussi lui voyons-nous remporter un second accessit en 1873, un second prix en 1874, et le premier prix, dans le rôle de Lisette du *Faux Savant*, le 27 juillet 1875.

Immédiatement engagée au Théâtre-Français, Jeanne Samary eut la bonne fortune d'y trouver Regnier, régisseur général à cette époque, pour lui prodiguer ses conseils et la préparer à paraître victorieusement sur la scène.

Dès le 24 août 1875, c'est-à-dire vingt-huit jours après sa sortie du Conservatoire, elle accomplissait son premier début dans Dorine de *Tartuffe*, avec MM. Delaunay, Coquelin, Maubant ; Mmes Jouassain, Madeleine Brohan, Rei-

chemberg, etc., pour partenaires; toute une constellation, comme vous voyez. Le 17 septembre suivant, second début dans Madelon, des *Précieuses ridicules*, et, le 6 octobre, troisième début dans Manette d'*Oscar, ou le Mari qui trompe sa femme*. Une pièce de Molière et une de Scribe : l'ancien et le nouveau répertoire.

Deux mois après son admission dans la Maison, que de brillantes épreuves lui avaient ouverte toute grande, Jeanne créait, avec un brio étourdissant, le personnage de Pulchérie, dans *Petite Pluie*. Ce succès décida de son avenir, car, à compter de ce jour, on lui confia les rôles tenus jusque-là par Mlle Dinah Félix.

J'arrive à une circonstance qui permit d'apprécier la prodigieuse mémoire de la nouvelle pensionnaire. C'était le 29 décembre 1876; *l'Ami Fritz* devait se jouer le soir, quand, vers quatre heures, Mlle Reichemberg fit prévenir qu'elle était malade. Point de Suzel! Il n'y avait qu'à changer le spectacle, et la recette se trouvait compromise. « Bah! s'écria Jeanne avec un aplomb imperturbable, ne vous tourmentez pas, je remplacerai Mlle Reichemberg! — Comment! Vous savez le rôle? — Pas le moins du monde; mais fiez-vous à moi, et je réponds de

tout. » On eut confiance, et l'on eut raison : à neuf heures, la vaillante artiste entrait en scène et jouait Suzel sans se tromper d'une syllabe. La chose, pour être surprenante, n'en demeure pas moins d'une rigoureuse exactitude.

En 1877, nous relevons trois créations à l'actif de Mme Samary : Marthe, de *Chez l'Avocat ;* Hélène, des *Ouvriers,* et Clémence, de *Volte-face,* la petite pièce du regretté Émile Guiard (11 octobre).

Puis vint le rôle d'Antoinette de Cernay, du *Petit Hôtel,* mis à la scène le 21 février 1879, et à propos duquel

gamine », doublée d'une presque grande actrice, avait été nommée sociétaire de la Comédie-Française, pour prendre rang à partir du 1er janvier 1879.

Nous voici au 13 mai, date mémorable dans la carrière de Mme Samary, en ce qu'elle marque l'un de ses plus brillants triomphes. Je veux parler de *l'Étincelle,* dont elle-même fut l'inspiratrice et l'interprète admirablement désignée. C'est, en effet, en la voyant si pétillante d'entrain et de joyeuse humeur dans *Petite Pluie,* que M. Édouard Pailleron conçut l'idée d'Antoinette, un éclat de rire que vient pourtant couper un gros soupir à l'instant où Mme de Rénat, ignorant l'amour de sa filleule pour Raoul, lui annonce gaiement son mariage avec le bel officier. « Ma chère marraine ! » murmure Antoinette; et dans ces trois mots elle met toutes ses tendresses, tous ses renoncements, toutes les suprêmes jouissances du sacrifice accompli.

Évidemment, M. Pailleron, en traçant le caractère du personnage, avait sous les yeux Jeanne Samary, qui est à la fois la plus délicieusement évaporée des créatures et la femme la mieux douée sous le rapport du cœur. Tous ceux qui la connaissent vous diront quelle sensibilité

se cache sous ses dehors d'insouciance combien est facile à émouvoir cette rieu Toinette ou cette pétulante Martine.

Voici, entre mille, deux anecdotes l'appui de ce que j'avance.

La première remonte au soir où, tou enfant, elle jouait la petite Jeanne dan *le Supplice d'une femme*. Quand arriva l scène pathétique, la pauvrette fut très vivement impressionnée du chagrin de son père, et se prit à sangloter tant et si bien qu'on fut obligé de l'emporter pour ne point suspendre la représentation.

La seconde se rapporte précisément à *l'Étincelle*, et c'est de Mme Samary que je la tiens.

« A l'époque où fut montée la pièce, me dit-elle, je perdis un neveu que j'aimais tendrement, et sa mort me causa tant de douleur qu'en répétant mon rôle je pleurais à chaudes larmes au lieu de rire aux éclats. Il fallut que M. Pailleron m'emmenât chez lui et me confiât pendant deux jours à sa femme pour me rendre un peu de calme et me permettre de songer à mes études. »

Très pimpante dans le répertoire moderne, et particulièrement dans *le Monde où l'on s'ennuie*, dans *la Duchesse Martin*, dans *Socrate et sa femme*, dans *Chamillac*

et dans *la Souris,* notre comédienne, je le répète, excelle dans l'ancien répertoire, où elle tient l'emploi de soubrette d'une façon idéale.

Voulez-vous, maintenant, connaître la femme après l'artiste? C'est tout un; et, telle vous avez vu Mme Samary au théâtre, telle vous la retrouvez chez elle. Franche, spirituelle, pétulante, expansive et étourdie... Oh! d'une étourderie invraisemblable! Au point qu'elle ignore l'âge de ses petites filles, — deux bijoux pourtant dont elle fait ses idoles, — et que, si vous lui demandez la date de son mariage, elle consulte son alliance avant de répondre.

Mais je suis mauvaise langue, et j'ai grand'peur que ces dernières lignes ne fâchent la très charmante Dorine. Faut-il m'en excuser? A quoi bon? Demain elle ne se rappellera même pas que j'existe.

6 janvier.

Henri III et sa cour (reprise). — MM. Febvre, Worms, Mounet-Sully, Silvain, Baillet, Le Bargy, Samary; Mmes Pierson, Montaland, Brandès, Nancy-Martel, Bertiny.

« Si *Hernani*, disait Alexandre Dumas, a été le Jemmapes de la révolution littéraire, *Henri III* en a été le Valmy! » Et quel Valmy! un véritable coup d'éclat; une victoire remportée sur la routine par un général de vingt-cinq ans, car, à l'époque où *Henri III* fit son apparition sur la scène de la rue de Richelieu, le 11 février 1829, Dumas n'avait guère davantage.

Depuis, le beau drame s'est promené dans tout Paris. Nous l'avons applaudi à l'Odéon, au Théâtre-Historique, à la Porte-Saint-Martin, à la Gaîté. Le voici, après une école buissonnière de plus d'un demi-siècle, revenu sur le lieu de ses premiers

exploits; M. Claretie n'a rien épargné pour l'y retenir. Il a remonté la pièce avec un luxe de mise en scène et une recherche du détail inouïs. Les décors sont une merveille; je cite, entre autres, le palais du Louvre au deuxième acte, son trône d'or et ses draperies bleues fleurdelisées. Quant aux costumes, ils sont d'une exactitude absolue, et, pour ne parler que de l'armure de M. Febvre, elle a été rigoureusement copiée sur celle du duc de Guise, conservée au musée d'artillerie.

La salle était superbe et répondait à la solennité de la soirée : M. et Mme Carnot, M. Lockroy et sa famille, la princesse Mathilde, le duc de Broglie, etc., etc., sans compter la critique au grand complet et quantité de jolies femmes dont les bras et les épaules étincelaient de diamants.

Je n'ai point dessein, revenant sur le passé, de suivre le drame d'Alexandre Dumas dans ses diverses pérégrinations, ni de désigner les nombreux artistes qui s'y sont signalés. Il est suffisant, je crois, de vous rappeler que Mme Dorval a transporté sur la scène de l'Odéon le rôle de la duchesse de Guise, créé par Mlle Mars à la Comédie-Française; que Frédérick

Lemaître a rendu magistralement le caractère du Balafré; que M. Laferrière a été un très séduisant Saint-Mégrin; qu'enfin, le 26 mai 1883, à la reprise de la Gaîté, la pièce eut pour principaux interprètes MM. Dumaine, Taillade, Duflos, avec la toute charmante et regrettée Dica-Petit.

Nous voici au 5 janvier 1889, sur un théâtre où l'ensemble de l'interprétation est merveilleux. Pour la première fois, MM. Febvre, Worms et Mounet-Sully figurent dans le même ouvrage et paraissent dans la même scène : ce qui constitue un attrait de curiosité.

M. Febvre, disons-le tout de suite, est entré dans son rôle avec une maëstria et une puissance de moyens remarquables. C'est bien ainsi que devait marcher, parler, commander, le redoutable Henri de Lorraine. Terrible dans ses colères contre la duchesse, implacable dans la vengeance dont il poursuit Saint-Mégrin, il est magnifique à l'instant où, se voyant joué par Catherine de Médicis, il enveloppe sa rivale d'un regard haineux et farouche. Quel mépris souverain il oppose aux provocations des mignons de Sa Majesté! Avec quelle expression de froide cruauté il crie à Saint-Paul, assassinant le jeune

comte : « Serre-lui la gorge avec ce mouchoir; la mort lui sera plus douce : il est aux armes de la duchesse de Guise ! » De quelle voix menaçante il profère, enfin, ces paroles du dénouement : « Et maintenant que nous avons fini avec le valet, occupons-nous du maître ! »

M. Worms, pour nous montrer le visage authentique d'Henri III, a consulté les portraits du temps. Quant au caractère de son héros, il devait s'inspirer plutôt de Dumas que de l'histoire. C'est ce qu'il a fait avec son tact et sa finesse d'observation ordinaires. Aussi avons-nous un monarque à la fois dévot et efféminé, mais brave après tout, et aussi jaloux de la dignité royale qu'amoureux de ses plaisirs.

M. Mounet-Sully a façonné un Saint-Mégrin à sa propre image. Il a eu tort, suivant moi. Si Œdipe, Hamlet ou Ruy Blas appellent cette suprême ampleur du geste, ces harmonieuses cadences de la voix, ces langueurs et ces éclats, ces soupirs et ces sanglots, il n'en est pas de même du mignon d'Henri III, pour lequel ce bagage *épique* me semble hors de proportion.

J'ai nommé tout à l'heure Catherine de Médicis : c'est là un personnage diffi-

cile à traduire, et que Mlle Pierson a rendu avec intelligence et succès.

Très jolie en page, Mlle Bertiny!

Mme Montaland mérite un double compliment : d'abord pour s'être chargée du rôle sacrifié de Mme de Cossé, ensuite pour l'avoir bien rempli.

Plusieurs de mes confrères reprochent à Mlle Brandès de mettre dans son jeu plus de science que de naturel; je suis d'un avis opposé, et j'ai pour moi le public.

Quand, sous l'étreinte du gant de fer de son brutal époux, la duchesse de

d'Épernon; M. Samary, un gentil Saint-Luc; enfin Mlle Nancy-Martel, une jolie suivante, que je regrette d'avoir trop peu vue en scène.

13 janvier.

III

267e Anniversaire de la naissance de Molière.

Le Malade imaginaire. — *L'École des maris* (reprise). — MM. de Féraudy, Le Bargy, Truffier; Mmes Bartet, Samary, Nancy-Martel. — *Remerciement au Roy.* — M. Laroche.

que Molière imagina ce *remerciement*, dont sa Muse devait porter l'offrande au « petit lever ». Mais, dit-il à cette dernière :

Gardez-vous bien d'être en Muse bâtie ;
Un air de Muse est choquant en ces lieux :
On y veut des objets à réjouir les yeux.

Et Molière, conseillant à sa messagère e costume de marquis, lui esquisse, en ermes piquants, le tableau de la cour, les courtisans et de leurs mille stratagèmes pour attirer l'attention du monarque. Puis, après avoir dicté à la Muse un nagnifique compliment où il est question les surprenantes largesses de Louis XIV, e « ses bontés qui n'ont point de pareilles », etc., etc., il conclut :

Mais les grands princes n'aiment guères
Que les compliments qui sont courts ;
. . . . . .
Dès que vous ouvrirez la bouche
Pour lui parler de grâce et de bienfait,
Il comprendra d'abord ce que vous voulez dire,
Et, se mettant doucement à sourire
D'un air qui, sur les cœurs, fait un charmant effet,
Il passera comme un trait,
Et cela vous doit suffire :
Voilà votre compliment fait.

La pièce est charmante, et je la vourais citer tout entière, tant le tour en st galant et la louange délicatement ingé-

nieuse. Aussi M. Claretie ne doit-il pas regretter de l'avoir choisie... Pas plus que nous ne regrettons les quelques vers qui en sont la suite, et dont lui-même est l'auteur :

Voilà ce que jadis tu dictais à ta Muse,
O Molière! Et ton compliment,
Après deux siècles si charmant,
Ils te le rendent bien, ceux que ton œuvre amuse.
Le remerciement fait au Roi,
C'est au Poète, c'est à toi
Que la France vient le redire,
O Maître du théâtre, ô souverain du Rire!
Ton rire clair fut un bienfait
A toute heure de notre histoire;
Et nous, les gardiens de ta gloire,
Nous redisons tes vers pour fêter ta mémoire.
Trouverait-on mieux, en effet...?
Voilà notre compliment fait.

La reprise de *l'École des maris*, qui remonte à quatorze ans, comptait parmi ses principaux interprètes MM. Thiron, Delaunay, Coquelin; Mmes Croizette, Dinah Félix, Lloyd.

Nous avons pour leur succéder MM. de Féraudy, Le Bargy, Truffier; Mmes Bartet, Samary, Nancy-Martel. C'est dire que la Maison de Molière, pour changer de locataires, n'en est pas moins bien habitée. M. de Féraudy et Mlle Bartet ont été particulièrement goûtés dans la reprise de mardi.

Est-il utile de rappeler, en terminant,

l'École des maris est la première
: de Molière qui fut représentée sur
éâtre du Palais-Royal?

20 janvier.

IV

Philiberte (reprise). — M. Leloir ; Mmes Lloyd, Broisat, Legault.

La Comédie-Française est avare de nouveautés. Or, quand un chroniqueur manque de neuf, il use des *reprises* ;

et le plus convaincu que je sache; aussi ai-je applaudi des deux mains à sa récente promotion au sociétariat. Voyez-le dans vingt pièces différentes, il n'est jamais le même, et le public admire la facilité avec laquelle il s'assimile tous les caractères. Si l'on suivait le comédien dans ses études et que l'on connût son zèle religieux à pénétrer la pensée des auteurs, on aurait le secret de cette précision de rendu.

En passant de Mme Jouassain à Mme Lloyd, le personnage de la marquise de Grandchamps a plutôt gagné que perdu. Si l'une avait plus d'expérience dans l'emploi de *mère,* l'autre possède plus de charme, plus de noblesse d'attitude et autant de physionomie.

Mlle Frémaux, qui représentait Julie en 1885, est remplacée par Mlle Legault, tandis que Mme Broisat conserve son rôle de Philiberte. Les deux artistes sont encore jeunes et dans la plénitude de leur talent; mais, enfin, ce sont des femmes faites, et elles ne sauraient nous donner l'illusion de deux jeunes filles. A sentiments printaniers il faut printaniers visages.

Cette distribution me rappelle une erreur en sens inverse que j'ai signalée dans *la Princesse Georges,* où trois débu-

tantes remplissent le rôle de trois femn
du monde très expérimentées, je vc
assure, en matière de galanterie. C
établit sans doute une compensatio
mais la galerie n'y trouve pas son comp

17 février.

V

Oscar, ou le Mari qui trompe sa femme (reprise). — MM. Coquelin cadet, Garraud, Henri Samary; Mmes Samary, Nancy-Martel.

Quel est donc cet Oscar Bonnivet? un libertin, un roué? — Pas du tout. — Alors c'est un mari blasé? — Encore moins. Oscar est un homme de finance qui adore sa femme. Seulement, la lecture des romans nouveaux lui a monté la tête, comme il le confesse à son oncle Gédéon, vieux galantin qui n'a pas *dételé* malgré ses soixante ans. « Mme Bonnivet était charmante, lui dit-il, mais c'était ma femme, c'était le paradis terrestre et connu, tandis que les autres... les autres femmes, c'était un nouveau monde, un élysée fantastique, un paradis infernal! A cette pensée mon sein palpitait, et je n'écriais : « Et moi aussi je serai le héros de quelque drame brûlant et haletant! » Et alors la première héroïne qui

s'offrit à mes yeux... » Cette héroïne, ce fut sa propre pupille Athénaïs, ou du moins il le crut ainsi, car à un billet incendiaire qu'il écrivit à la jeune fille il fut répondu : « O Oscar, je t'attends. » Et le rendez-vous se trouva couronné d'un tel succès que, depuis ce jour ou plutôt cette soirée, l'infidèle époux tremble devant Juliette, sa femme, qu'il croit à chaque instant sur la piste du fatal secret. O innocent Oscar! Juliette en connaît d'autant mieux les détails de ce fameux rendez-vous que, se substituant à Athénaïs, c'est elle qui a répondu à ton billet !

Confisquant à son profit ta coupable flamme, elle a poussé l'aventure jusqu'au bout; ce qui, soit dit entre nous, me semble assez peu compatible avec la dignité du mariage.

Les choses en étant à ce point, Mme Bonnivet exploite la position aux dépens de son mari, qu'elle oblige d'abord à acheter une campagne dont elle a envie, et ensuite à donner sa pupille au petit notaire Thérigny, qui en est très amoureux.

Il serait trop long de raconter la pièce par le menu, le théâtre de Scribe étant surchargé d'intrigues et de surprises;

ıais je vous arrêterai un moment sur le ıinois réjouissant de Manette, une sourette éveillée, mutine et curieuse!... :lle l'avoue en toute ingénuité : « Ce 'est pas ma faute, j'aime à savoir... 'est plus fort que moi... et quand on derait me le rabattre sur mes gages... » :lle aime à savoir, et le piquant de 'affaire, c'est que, sans cesse aux écoutes, lle ignore tout, jusqu'au rôle de comlice que Juliette lui fait jouer auprès 'Oscar.

Cette soubrette, qui a la malice et la rânerie des « servantes de Molière », ont elle porte d'ailleurs la courte jupe t le corsage largement échancré, c'est me Samary, et elle la joue à merveille. : rôle, s'il vous en souvient, lui servit troisième début en 1875. A cette époe, la jeune échappée du Conservatoire donnait que des espérances. Aujourui, ces espérances sont devenues réa-, et nous possédons le type rêvé de brette dans son plantureux épanouisent.

. Garraud s'est fait, dans Gédéon ıivet, une tête de vieux beau très ie, et Mlle Nancy-Martel nous préune Juliette gracieuse, spirituelle lie au possible. Quant à M. H. Sa-

mary, s'il manque de prestige comme notaire, il est fort gentil comme amoureux.

Le 6 octobre 1875, date de la reprise dont je parlais tout à l'heure, M. Vitu écrivait de M. Coquelin aîné, alors chargé du personnage d'Oscar : « Les rôles en habit moderne ne lui vont pas : il les joue en Ravel ou en Gil-Pérès, et non en premier comique du Théâtre-Français. Il y prodigue les jeux de physionomie qui tournent en grimaces et les jeux de scène qui dégénèrent en lazzi. » M. Coquelin cadet, succédant à son frère dans la reprise du 31 mars dernier, m'en voudra-t-il de rééditer à son sujet la critique de M. Vitu ?

7 avril.

VI

Maître Guérin (reprise). — MM. Got, Worms, Laroche; Mmes Barretta, P. Granger, Pierson.

On a perdu l'habitude des *premières* à la Comédie-Française; aussi une simple *reprise* fait-elle salle comble. Le 15 avril dernier, la critique des grands jours était au complet, et elle est sortie enchantée de la représentation. J'ai suivi son exemple, et je serais mal venu en discutant *Maître Guérin,* un chef-d'œuvre, sinon le chef-d'œuvre de M. Émile Augier. Permettez-moi pourtant deux ou trois observations que je ne crois pas déplacées.

Les personnages de M. Augier écoutent trop aux portes et aux fenêtres.

Ici, c'est Mme Lecoutellier, surprenant, de son boudoir, la querelle de Louis et d'Arthur, ses deux soupirants : « J'étais là, dit-elle, les fenêtres ouvertes, et zéphyr, qui est *justement* du sud-est, m'apportait toutes vos paroles. » — Plus loin, le même Arthur, profitant du même zé-

phyr, entend Maître Guérin débiter ses petites infamies à Mme Lecoutellier. Là, enfin, c'est Louis Guérin qui, de son appartement, ne perd pas une syllabe de la querelle que son père fait à sa mère, ce qui lui permet d'arracher celle-ci à la tyrannie de celui-là : « Je ne veux pas que tu sois martyrisée plus longtemps, s'écrie-t-il ; j'ai tout entendu de ma chambre. »

Le procédé me paraît tant soit peu vieilli.

Mes autres critiques s'appliquent à deux modifications que l'auteur a introduites dans sa pièce, en vue de la *reprise*, et qui ne sont pas heureuses.

Jadis, Louis Guérin, au dénouement, endossait un uniforme de colonel d'infanterie; aujourd'hui il s'habille en colonel d'artillerie de la garde impériale. Outre que les temps ne sont plus aux dorures et aux panaches, ce clinquant, ces chamarrures criardes et tapageuses, s'accordent mal avec la gravité de la situation et la simplicité du milieu où elle se produit.

Ma dernière critique est plus sérieuse, en ce qu'il ne s'agit plus maintenant de la mise en scène, mais bien du fond de l'ouvrage.

Le 29 octobre 1864, quand la pièce fut représentée pour la première fois, Maître Guérin, surpris dans ses calculs intéressés, désavoué par son fils, abandonné de sa famille et de ses amis, invitait tranquillement Brénu, son homme de paille, à dîner avec lui, ce qui était déjà choquant, car, pour être un faiseur, le notaire de M. Émile Augier n'est ni un fripon ni un père dénaturé. A la reprise de 1889, il fait plus, il installe impudemment la servante Françoise à son foyer désert, ce qui est odieux !

Après avoir très librement exposé mes griefs, je dois dire avec une égale franchise tout le bien qu'il faut penser de la pièce. La composition en est savante et l'agencement ingénieux; l'intrigue enfin est habilement conduite, et les caractères sont fouillés de main de maître.

M. Got, le seul qui ait conservé son rôle de la création, joue maître Guérin avec la même verve, la même intensité d'action qu'il y a vingt-cinq ans.

M. Laroche soutient courageusement, après M. Geffroy, le caractère peu sympathique de Desroncerets, cet inventeur impuissant, ce père sans dignité qui se fait nourrir par sa fille.

Mlle Pierson succède à Mme Arnould-

Plessy dans Cécile Lecoutellier, et M. Baillet remplace M. Delaunay dans Arthur ; deux rôles pétillants d'esprit, de finesse et de diplomatie mondaine.

Sans risquer de comparaison entre les anciens titulaires et les nouveaux venus, je n'hésite pas cependant à reconnaître que ceux-ci remplissent leur tâche à la grande satisfaction du public.

M. Worms, très digne et quelque peu austère, était indiqué pour le personnage du colonel Louis Guérin. Je l'y trouve supérieur à M. Lafontaine, son prédécesseur ; il serait parfait s'il mettait plus de chaleur dans ses élans de tendresse, plus d'abandon dans les scènes pathétiques.

Mme Barretta a conquis tous les cœurs sous l'angélique figure de Francine Desroncerets. Mme Favart y était admirable par le talent, Mme Barretta y est adorable par ses grâces et son charme naturels.

Une éclatante ovation a été faite à Mme Pauline Granger dans le rôle de cette bonne et naïve Mme Guérin, la meilleure des mères et la plus vertueuse des femmes.

21 avril.

VII

Représentation gratuite du 5 mai. — *Horace.* — *Le Médecin malgré lui.* — Mlle Dudlay; MM. Mounet-Sully, de Féraudy. — *Le Chant du siècle.* — Mlles Dudlay, Brandès.

Ceci n'est point un compte rendu ni une analyse, mais le simple énoncé d'une représentation gratuite offerte par la Comédie-Française, à l'occasion des fêtes du Centenaire.

Dans *Horace* et dans *le Médecin malgré lui,* qui formaient la presque totalité du spectacle, les rôles grands et petits ont été tenus avec un entrain et un ensemble irréprochables. J'ai dit, précédemment, ce que je pense de Mlle Dudlay, de MM. Mounet-Sully et de Féraudy, les principaux interprètes des deux pièces; je n'y reviendrai pas. Mais je dois m'arrêter quelque peu sur *le Chant du siècle,* de M. Émile Blémont, un « à-propos » en un acte qui a dignement couronné la solennité patriotique.

Nous y voyons la Poésie, sous les traits de Mlle Dudlay, présenter à la France, que figure Mlle Brandès, la succession de ses gloires littéraires depuis 1789 jusqu'à nos jours.

« J'ai convié tous les peuples, s'est écriée la France, à un éclatant concours où resplendissent à leurs yeux les trésors amoncelés de la science et de l'industrie; je voudrais, dans un vaste déploiement de chefs-d'œuvre français, leur prouver que mon âme est encore au-dessus de mes richesses. »

Et la Poésie, répondant à cet appel, énumère, les unes après les autres, toutes les illustrations du siècle révolu : Chateaubriand, de Vigny, Dumas, Balzac, de Musset, Méry, Victor Hugo, etc. La nomenclature en serait trop longue pour trouver place ici; je me bornerai donc à constater que M. Émile Blémont a mis en relief, en quelques vers fort bien frappés, le génie particulier, le caractère distinctif, de chacun de nos écrivains. Lamartine me servira d'exemple :

Dans le vallon, au son de la cloche argentine,
L'âme et les yeux en haut, médite Lamartine;
Il prie, il aime, il chante un hymne fraternel;
Sa pensée est un mont neigeux et solennel;
Sa pensée est un lac transparent et limpide,
Où, sur des profondeurs que nul souffle ne ride,
Un cygne immaculé nage en plein firmament...

a France, fière de toutes ses gloires,
use des encouragements de sa di-
œur, dont l'appui généreux ne lui a
s failli, marchera vers des splendeurs
lles en suivant le chemin que la
: lui désigne, et qui est : « le che-
e l'honneur ! »
te dernière partie de l'*à-propos*, su-
rement dit par Mlles Dudlay et
lès, a été d'un grand effet sur le
:.

12 mai.

VIII

Représentation de retraite de M. Coquelin. — *Les Précieuses ridicules.* — *L'Étourdi.* — *Le Dépit amoureux.* — *Le Légataire universel.* — Intermède par M. Coquelin cadet.

Je ne suis point de ceux qui prétendent qu'un artiste ne saurait se remplacer. Les éloges qu'on prodiguait à Préville, on les a réédités plus tard en faveur de Regnier, et, quand M. Coquelin, élève de ce dernier, a recueilli l'héritage de son maître, on lui a décerné les mêmes couronnes, on a brûlé pareille quantité d'encens en son honneur.

Donc, M. Coquelin sera remplacé, c'est incontestable, ce qui ne nous empêche pas de déplorer sa retraite à l'heure où son talent est à son apogée.

Dans le but évident d'accroître ces regrets, l'éminent comédien s'est taillé, le

15 mai dernier, une représentation d'adieu dans les rôles de l'ancien répertoire qui ont le plus contribué à sa renommée : Mascarille, des *Précieuses ridicules* et de *l'Étourdi ;* Gros-René, du *Dépit amoureux;* Crispin, du *Légataire universel,* sans compter une silhouette de *Tartuffe* qui ne figurait pas au programme.

En bon frère, M. Coquelin cadet s'était chargé à lui seul de l'intermède, dont *le Chirurgien du Roi s'amuse* et *l'Amateur de peinture* devaient faire les frais... je dis « devaient », parce que l'aimable artiste, sollicité par le public, a bien voulu donner, en supplément, un troisième monologue intitulé *le Cantinier.*

Pour en revenir à M. Coquelin aîné, son triomphe a été des plus brillants, dans *l'Étourdi* surtout, qu'il enlève avec une crânerie superbe, et dans *les Précieuses ridicules,* où il se montre plus fantaisiste que classique, mais où il a le don de conquérir son auditoire.

Applaudissements, rappels, ovations de toutes sortes, rien n'a manqué à la gloire du bénéficiaire.

Dans la salle, le duc d'Aumale, le prince de Joinville et nombre de personnages de marque se sont signalés parmi les plus enthousiastes.

Dans les coulisses, manifestations non moins chaleureuses : couronne aux couleurs roumaines, envoyée de Bucharest ; palmes aux couleurs autrichiennes, avec cette légende : « Au maître et ami Coquelin, 15 mai 1889. Pour les amis de Vienne, consul Schwabl » ; plaque d'or avec couronne de lauriers et palmes d'argent ciselées par Fannière et offerte par Mlle Madeleine Lemaire.

Bouquets, serrements de mains, guirlandes fleuries, bruyantes protestations de regrets ! Que sais-je encore ? M. Coquelin serait-il mort pour le théâtre ? Dieu merci, non. Nous le reverrons !

Les scènes de ses futurs exploits seront moins imposantes, moins dignes de lui que la Comédie-Française. Cela est vrai ; mais à qui la faute ?

19 mai.

IX

e Premier Baiser (1re représentation). — M. Laroche, Le Bargy, Leloir; Mlles Reiemberg, Pierson.
lain Chartier (1re représentation). — . Mounet-Sully; Mlles Bartet, Legault.
e Klephte (1re représentation à la Comée-Française). — MM. de Féraudy, Berr; mes Montaland, Müller.

I

paraît que Caliban aurait promis un n à qui démêlerait les « tripatouils » du *Premier Baiser*.

: ne garantis pas le fait, mais, ce que uis affirmer, c'est que personne jusci n'a gagné le lapin.

y a dans la comédie de M. Émile ;erat une si grande profusion d'idées n en voit trente-six chandelles, un ıchevêtrement de scènes s'étouffant ınes contre les autres qu'on en perd ralement le fil.

Sérieusement, le *Premier Baiser* est l'œuvre d'un lettré, d'un poète, et point du tout d'un auteur dramatique.

Ce que j'ai compris, le voici : Violette aime Alban et en est aimée. Les jeunes gens vont se marier, quand survient Henri de Mortagne, oncle du fiancé. Tableau ! Violette le reconnaît pour l'avoir vu, quand elle avait sept ans, très assidu, très tendre auprès de sa mère. Évidemment, ce devait être l'amant de cette dernière. La pensée qu'elle en a l'amène à prendre le mariage en grippe et à refuser énergiquement la main d'Alban.

Mais voyez à quoi tiennent nos destinées ! En un jour de flirtage, Violette a promis un baiser à son fiancé, et celui-ci a négligé de le cueillir. Aujourd'hui, il le réclame, et, enlaçant la jeune fille, il l'embrasse si passionnément sur les lèvres que Violette tressaille, comprend les ivresses mystiques de l'amour, et, pardonnant à sa mère, accepte la foi d'Alban, qu'elle repoussait tout à l'heure.

Je n'ai pas à insister sur le rôle inutile de Camille des Yvettes, tenu par M. Leloir, ni sur ceux d'Henri de Mortagne (M. Laroche) ou de son neveu (M. Le Bargy) ; ni encore sur le personnage de

Mme Razbel, la mère de Violette, que Mlle Pierson joue avec tact et autorité; mais il me faut bien dire que l'héroïne du *Premier Baiser* (Mlle Reichemberg) est une petite personne étrange, sinon impossible. Faite de toutes les candeurs et de toutes les ingénuités de l'ignorance, elle a, en même temps, toutes les curiosités, toutes les méfiances, toutes les hardiesses de l'âge expérimenté.

« Avez-vous eu des maîtresses? » demande-t-elle à Alban de Mortagne, ressuscitant le mot de Camille dans *On ne badine pas avec l'amour*, et, plus loin, elle interroge Mme Razbel sur la nature de ses relations avec Henri.

Je ne suis pas ennemi des contrastes, mais il en existe de si corsés dans le caractère de Violette que, vrai! il m'est difficile de les admettre.

II

Encore un baiser qui fait merveille!

Le *premier* éveillait l'amour dans le cœur d'une jeune fille; le second allume une flamme de patriotisme dans l'âme d'un poète. — Je préfère ce dernier!

Alain Chartier n'est pas une pièce,

c'est une invocation à la France bien-aimée, une sorte de *sursum corda*, un cri de revanche que l'auteur met dans la bouche de la dauphine Marguerite, avec l'espoir qu'il retentira jusqu'à nous.

La légende, tout le monde la connaît : La future épouse de Louis XI, trouvant un jour Alain Chartier endormi, le baise sur les lèvres devant toute la cour, et, comme on s'en étonne : « Ce n'est point l'homme que j'embrasse, dit-elle, mais bien la bouche qui a chanté tant de belles choses. »

Cet épisode a inspiré les vers les plus

la patrie aidant, voici en quels termes elle accorde la suprême faveur :

... Je sens battre en moi l'âme de la Patrie,
Et je veux qu'elle passe et vibre dans tes vers!
Je veux que, grâce à moi, ton souvenir fidèle
S'en aille soulever la pierre des tombeaux
Où dorment les grands morts couronnés d'asphodèle,
Que la victoire en sorte, et qu'au vent de son aile
Palpitent dans l'azur les vieux plis des drapeaux!
Pour que ta bouche, ami, cessant d'être muette,
Jette l'appel suprême à nos cœurs amollis,
La fille des Stuarts, « la Dame aux fleurs de lis »,
La baise. — Et maintenant, tu peux chanter, poète!

L'acte héroïque de M. de Borrelli, présenté à M. Claretie par M. Alexandre Dumas, reçu avec enthousiasme par le Comité de lecture, a été acclamé par le public dès sa première représentation.

Mlle Bartet, dans le rôle de Marguerite, est d'une grâce charmante, et Mlle Legault, sous les traits d'Agnès Sorel, me semble la vivante image de la « Dame de Beauté » qu'elle représente. Quant à M. Mounet-Sully, quelque déplaisir qu'il ait eu à couper sa barbe pour jouer Alain Chartier, le public, par ses rappels et ses ovations, l'a payé largement de son sacrifice.

III

Le Klephte : un joli rien qui s'était déjà trompé de porte le 15 mars 1881, en se présentant sur la scène de l'Odéon, — où il eut d'ailleurs pour principaux interprètes M. Porel, un excellent comédien avant d'être un excellent directeur, et la toute charmante Mlle Sisos; — une fine et spirituelle bluette qui s'est fourvoyée bien davantage le 20 mai dernier, en faisant son entrée à la Comédie-Française, alors que sa véritable place est au Vaudeville!

Et penser qu'il a effrontément réussi, cet intrus! On a ri, beaucoup trop ri, selon moi, après les très nobles et très patriotiques émotions que venaient de provoquer les admirables vers de M. de Borrelli.

Enfin, et puisque les spectateurs ont ratifié le jugement de M. Claretie en accordant à la pièce de M. Abraham Dreyfus droit de cité dans la Maison de Molière, je ne serai pas plus royaliste que le roi et confesserai même, en toute sincérité, que je retournerai applaudir

M. de Féraudy, Mme Montaland, Mlle Müller; M. Berr surtout, qui, sous la livrée d'Antoine, a prouvé qu'il n'est point de petits rôles pour un artiste intelligent.

26 mai.

X

283e Anniversaire de la naissance de Corneille.

Horace. — M. Mounet-Sully; Mlle Dudlay. — *Le Menteur.* — MM. de Féraudy, H. Samary; Mlle Kalb. — *Le Vieux Corneille.* — MM. Silvain, Truffier; Mlle Nancy-Martel.

Je ne crois pas utile de vous dire que cette année comme toutes les précédentes, et, probablement, toutes les suivantes, *Horace* et *le Menteur* forment la presque totalité du spectacle. Triomphe pour Mlle Dudlay et M. Mounet-Sully dans la tragédie; succès pour M. de Féraudy, M. H. Samary et Mlle Kalb, dans la comédie. Voilà, ou à peu près, la seule observation qu'il me faille consigner avant d'en venir au *Vieux Corneille,* l'à-propos en un acte, en vers, de M. Augé de Lassus.

Trois personnages y sont en présence : le comédien Du Parc, Marquise, qui fut la femme de ce dernier, enfin le vieux Corneille.

Dans cette petite pièce, Du Parc poursuit de son amour l'insensible Marquise, et Marquise est toute à sa colère contre Corneille, qui se permet de lui adresser des stances. Elle court même chez le poète afin de lui chercher querelle. Mais celui-ci, dans des vers pleins de noblesse et de pathétique, se montre si grand, si irrésistible, que la jeune femme sent peu à peu son courroux se changer en admiration, et que, désabusée, subjuguée, éblouie, elle s'exclame, au comble de l'enthousiasme : « Corneille, je vous aime !!! » — imitant en cela Louyse Fourniez, de *Gringoire*, et prouvant, après M. Théodore de Banville, que la lumière de l'âme embellit, parfois, un pauvre visage, et que la flamme subtile de l'esprit peut suffire à éveiller l'amour.

Corneille, lui, ne saurait profiter de sa victoire.

Il songe : — Ses hommages ?... Les offrandes surannées de sa Muse ?...

..... Les fleurs sont bien vite fanées,
Quand la main d'un vieillard s'ouvre pour les cueillir.

Sa gloire ? Ses lauriers ?

Interrogez ce front que le temps a ridé ;
Et voyez s'il pâlit ou s'il rayonne encore,
Si le soir attristé se souvient de l'aurore !

Et il se contente de donner un baiser

paternel à Marquise, qu'il encourage à épouser son soupirant.

Tout cela est fort bien, disent les critiques; le malheur est qu'à l'instant où M. de Lassus place l'action de sa pièce, Du Parc avait été marié à Marquise, et que, même, il en était veuf!

L'anachronisme, dans la circonstance, est péché véniel. M. de Borrelli, quand il composa *Alain Chartier,* ne s'est pas montré plus soucieux des dates, ce qui n'a pas empêché son œuvre d'être couronnée d'un beau succès.

Également indulgent envers M. de Lassus et ses crocs-en-jambe à l'histoire, le public a beaucoup applaudi *le Vieux Corneille,* dont Mlle Nancy-Martel, MM. Silvain et Truffier, ont fait ressortir les incontestables mérites.

9 juin.

XI

La Comédie-Française au Salon.

Le Salon, qui, à mon avis, est fort remarquable cette année, possède peu de sujets intéressant la Comédie-Française. Tant et si bien qu'avant d'y faire mon métier de glaneur, je vous demande la permission d'entrer quelques minutes au « Cercle de l'Union artistique », autrement dit Cercle des *Mirlitons*. Ne lui sert-il pas d'antichambre depuis qu'il a transporté ses pénates rue des Champs-Élysées, non loin de la grande usine qu'on est convenu d'appeler un Palais ?

Vous y trouvez d'abord un portrait délicieux de fraîcheur et de modelé : Mme Samary, par M. Carolus-Duran. Je donnerais tous les personnages du *Bacchus* que le maître expose au Salon pour ce buste de femme.

La jolie sociétaire se présente de face,

vêtue d'une robe rose agrémentée d'un soupçon de pelisse qui, heureusement, ne cache point les splendeurs sculpturales de ses épaules et les neiges immaculées de sa poitrine. Aucun luxe de mise en scène, aucun étalage de costume ! M. Carolus-Duran a compris que la meilleure façon de peindre sa cliente était de nous la montrer en toute simplicité.

Voici maintenant un petit portrait qui se recommande par le fini de l'exécution et le charme du coloris ; c'est celui de M. Febvre, par M. Chartran. Vous le reconnaîtrez au vêtement de cour qu'il porte dans *Henri III* plutôt qu'aux traits de son visage. Peut-être alléguerez-vous que le comédien, quand il a posé, était grimé pour la scène ? C'est une circonstance atténuante !

M. Le Bargy, dans un cadre de chevalet, s'offre à nos regards le poing fièrement campé sur la hanche. L'image est fidèle, l'ensemble harmonieux. J'avoue, néanmoins, que, sans être amateur d'une palette tapageuse, je voudrais M. Gustave Courtois moins discret dans la manière dont il dispense ses couleurs.

Traversons à présent les Champs-Élysées, et entrons au Salon par la galerie des dessins et des miniatures.

J'y trouve un portrait, grandeur naturelle, de la charmante Jeanne Bertiny, exécuté au pastel par Mme de Tavernier. Du bleu, du rose, des fleurs, des rubans; tout un assemblage de nuances printanières! Mlle Bertiny est-elle en Scapin ou en bergère Watteau? Qu'importe? L'arrangement est agréable et d'une poésie toute féminine.

Vous souvient-il du portrait de Mme Barretta au dernier Salon? Était-il assez éteint, assez terreux? Aujourd'hui la jolie sociétaire a reconquis sa jeunesse et sa fraîcheur sous le pinceau de Mlle Gabrielle Le Sueur, qui la reproduit dans son rôle du *Flibustier*. Le costume breton sied à notre « Janik », dont l'image gagnerait pourtant à être plus vivante.

Bien que Mme Agar ait momentanément disparu de la Comédie-Française, elle est encore un peu de la Maison. C'est à ce titre que je signale sa miniature sur porcelaine, par Mme Alice de Gruchy. Drapée de blanc, les épaules et les bras nus, la tragédienne incline vers la gauche sa tête méditative.

Comme Mme Agar, M. Barré nous a quittés, mais lui, hélas! sans espoir de retour. C'est à la sculpture, et sous forme de buste, que nous le rencontrons. L'œu-

vre, signée Bacquet, est d'une exécution satisfaisante.

A sa lèvre fine, à son œil intelligent, à l'expression caractéristique du visage, vous reconnaîtrez aisément M. Silvain, que le statuaire Cauchois-Morel a bien rendu.

M. Moret a fait, de Mme Céline Montaland, un buste digne de remarque. Les contours sont d'un joli modelé, l'arrangement du corsage, que rehausse, sans l'alourdir, un bouquet de roses, est de bon goût. La ressemblance, malheureusement, laisse à désirer.

Même observation au sujet de Mlle Pierson. Pas plus que M. Doublemard, l'année dernière, M. Léon Laroque n'a saisi, cette année, le sourire à la fois ironique et troublant de son modèle.

Des trois bustes de MM. Jules Sandeau, André Theuriet et Charles Monselet, je préfère le premier, que je suis ravi de savoir destiné au Théâtre-Français. M. Crauk l'a exécuté avec une sûreté de main et une puissance d'impression étonnantes. C'est un marbre qui parle.

Très ressemblant aussi M. Theuriet auquel M. Dalou a conservé sa physionomie bienveillante, fine et distingué.

Monselet n'a rien perdu non plus

tempérament qui lui est propre, à nous être présenté par M. Étienne Leroux. D'après son buste, il est facile de reconnaître le spirituel auteur de *l'Ilote*.

Je cite, en passant, une statue de M. Picault : *Le Bourgeois gentilhomme*, et je remonte aux galeries du premier étage, où je note un beau fusain de M. Anker : *Diafoirus père*, à mi-corps, grandeur naturelle, et pérorant, le bonnet sur la tête.

Plusieurs tableaux du Salon de 1888 ont été reproduits, cette année, par la gravure et la lithographie.

D'abord *le Bourgeois gentilhomme*, de M. Mazerolle, gravé à l'eau-forte par M. Penet. Ensuite le portrait de M. Claretie, gravé sur bois par M. Prunaire, d'après M. Ferrier, et enfin M. Mounet-Sully, lithographié par M. Mauron et gravé à l'eau-forte par Mlle Gabrielle Poynot, d'après M. J.-P. Laurens.

Il me reste à dire un mot de cinq ou six sujets qui ont un rapport plus ou moins direct avec la Comédie-Française, et ma tâche sera terminée; elle aura été bien courte cette fois.

M. Auguste Leloir, dans un cadre de dimensions minimes, met en scène Voltaire, recueillant l'arrière-petite-nièce de

Corneille. Au premier plan, le poète, debout, tient, dans sa main gauche, la main de la jeune fille, tandis qu'il étend le bras droit sur sa tête en signe d'adoption. Peinture sans relief, tons gris et froids; le tableau est au-dessous de la réputation du maître.

Des Ophélie et encore des Ophélie! Il y en a chaque année, et toujours est exploitée la même situation dramatique : l'heure où va trépasser la vierge de Shakespeare.

Je commence par une statue de grandeur naturelle :

M. Loiseau nous montre Ophélie agenouillée et se retenant, de la main gauche, à une touffe de roseaux, tandis que, la main droite à son oreille, elle écoute des voix imaginaires. La posture est bien celle de l'extase, mais la tête trop menue du personnage manque de caractère.

Des tableaux suivants, qui traitent du même sujet, le premier est plutôt une apparition qu'une scène de la vie réelle, et M. Yperman, qui en est l'auteur, doit s'être proposé, avant toute chose, une gamme de blancs, dont il a convenablement tiré parti, d'ailleurs. Le paysage est blanc, piqué çà et là de blanches marguerites; la robe d'Ophélie est blanche,

ses cheveux sont d'un blond si pâle qu'ils tournent à l'argent; son visage, enfin, serait d'un blanc immaculé, n'était une ombre malencontreuse qui coupe le menton en deux et se prolonge obstinément sur la joue gauche.

Le second cadre est la sincère reproduction du drame :

Sous les lueurs rosées du crépuscule, la blonde Ophélie, ceinte d'une couronne et portant une jonchée de fleurs dans son écharpe, s'avance vers son linceul de cristal. Sa physionomie est calme et sereine; ses grands yeux, doucement rêveurs, semblent refléter toutes les joies du ciel. Je n'ai pas besoin d'affirmer mes préférences pour cette poétique composition, qui est signée Rosset-Granger.

Pour finir, *le Retour du bal,* de *Francillon,* — un sujet inspiré à Mme Alix Énault par la comédie de M. Alexandre Dumas :

Francine de Riverolles, rentrée chez elle, est assise vis-à-vis du spectateur, le front penché, le bras droit allongé sur un guéridon qui supporte une lampe. La pose est méditative, l'expression, à la fois énergique et songeuse. Son domino noir, jeté sur une robe rose, laisse à découvert ses bras et sa poitrine; un loup,

qu'elle vient de quitter, a roulé par terre. La petite scène, toute de fantaisie, est comprise, d'une agréable couleur, d'un agencement gracieux. On voit bien que Mme Énault a su profiter des leçons de MM. Bonnat et Willems, ses éminents professeurs.

XII

L'Étrangère (reprise). — MM. Thiron, Febvre, Le Bargy, Garraud, Albert Lambert, Cocheris; Mmes Barretta, Pierson, Brandès.

Voilà une pièce bizarre, obscure, incohérente, dans laquelle tous les caractères ou à peu près, pour être sortis du cerveau de M. Alexandre Dumas, n'en sont pas plus vraisemblables, bien au contraire ! Après trois premiers actes ennuyeux, deux actes qui intéressent, grâce à une scène de *ménage* très pathétique au quatrième acte et à une situation captivante au cinquième. Malgré cela, on cherche la trame saisissable, et on ne la trouve point.

Il n'en est pas moins vrai que chaque fois où l'on joue *l'Étrangère,* le théâtre fait salle comble, tant l'esprit de son auteur, sa prédilection pour les antithèses les moins possibles, pour les paradoxes

les plus étranges, exercent d'attraction sur les spectateurs.

Cet effet psychologique, je l'ai constaté le 14 février 1876, à la première représentation de l'ouvrage; il s'est reproduit identique à la reprise de septembre 1884, et j'ai pu l'observer encore hier soir.

MM. Thiron et Febvre ont conservé leurs rôles de la création, et le public n'y a point perdu. M. Le Bargy succède à M. Coquelin aîné dans le duc de Septmonts; une lourde tâche dont il est sorti victorieux, en composant son personnage avec beaucoup d'intelligence et en trouvant des effets dramatiques d'une haute portée.

M. Garraud, auquel est échue la tâche non moins délicate de remplacer M. Got dans Rémonin, s'y montre plein de rondeur et de bonhomie.

M. Mounet-Sully était un Gérard trop ardent. M. Albert Lambert nous semble trop froid maintenant : cela fait compensation.

Quant à M. Cocheris, qui interprète Guy des Haltes après M. Prudhon, il y est, ma foi, très élégant de tournure et de manières.

Le rôle de marquise de Rumières, joué d'original par Mme Madeleine Brohan, est

tenu aujourd'hui avec finesse et humour par Mlle Pierson, dont les progrès se peuvent apprécier à chaque représentation nouvelle.

Le caractère âpre et violent de Catherine de Septmonts n'est point dans la nature de Mme Barretta, qui en tire un parti convenable parce que la charmante artiste possède un tact très sûr et l'instinct du théâtre; je lui conseille, néanmoins, de ne pas sortir de son domaine : il est assez riche pour suffire à sa renommée.

S'il vous en souvient, le rôle de mistress Clarkson, mis à la scène par Mme Sarah Bernhardt, servit de premier début à Mlle Pierson en 1884. C'est actuellement Mlle Brandès qui le joue, et elle lui imprime un cachet particulier qui n'est point sans mérite.

16 juin.

XIII

Premier début de M. Jean-Paul Mounet dans *Ruy Blas*.

Je me demande à quel propos M. Mounet s'est ajouté un prénom pour débuter dans *Ruy Blas* au Théâtre-Français. Il me semble que les brillants succès de Paul Mounet à l'Odéon, dans les rôles d'Antony, de Torrelli, de Léonato, de Numa Roumestan, etc., etc., suffisaient à donner du relief à l'ancien nom sans qu'il fût besoin d'appeler *Jean* à la rescousse.

Après cela, peut-être notre artiste s'est-il servi du susdit *Jean* à la façon des femmes qui mettent un loup sur leur visage afin de se ménager un demi-incognito; on l'eût pensé à voir le trouble, je pourrais ajouter l'effarement de don Salluste, durant les deux premiers actes. Si M. Mounet-Sully ne fût venu à son se-

cours avec une sollicitude toute fraternelle; si le public ne l'eût, par deux fois, rappelé à la fin du premier acte, en manière d'encouragement, c'en était fait du pauvre comédien, qui manquait son début, malgré son talent indiscutable.

Fort heureusement, M. Paul Mounet a pris le dessus au troisième acte, pour sa grande scène avec Ruy Blas, et il a enlevé le cinquième de façon à se concilier tous les suffrages.

Sans doute le débutant n'est point encore arrivé au degré de perfection que la Comédie-Française est en droit d'attendre de ses élus. Ses effets sont trop poussés au noir et son débit manque de nuances, mais il se fera, avec l'habitude de la Maison. Sa voix est puissante et métallique, il a une belle prestance et une physionomie expressive; bref, l'avis général était, à la fin de la soirée du 15 juillet, qu'une fois en pleine possession de lui-même, M. *Jean*, puisque *Jean* il y a, figurerait dignement à côté de son frère sur notre première scène dramatique.

21 juillet.

XIV

La Revanche d'Iris (reprise).
— M. de Féraudy; Mlle Rachel Boyer.

La Revanche d'Iris est une petite pièce en vers, très spirituelle et très divertissante, qui remonte au 25 mars 1868. On ne l'avait pas reprise depuis nombre d'années; c'était là un tort, que M. Claretie a bien fait de réparer.

Un certain jour que les divinités de l'Olympe discutaient sur la vertu des femmes, Vénus hasarda cette opinion, qu'on ne trouverait pas sur la terre trois filles de quinze ans n'ayant jamais aimé. Junon paria le contraire, et, tout aussitôt, elle dépêcha Iris sur notre planète avec mission de lui découvrir trois *sujets* capables de donner un démenti à la reine de Cythère.

Voici donc Iris prenant son vol et tombant non loin de Corinthe, juste à l'endroit où logeait Diogène... dans son tonneau.

Aux questions que lui adresse la jolie messagère, il répond en grognant :

Cela leur siéra bien,
Aux Dieux!... Par Jupiter!... Qu'attendre de la terre
S'il ne lui vient des cieux l'exemple salutaire?
Pensez-vous, immortels! rencontrer ici-bas
Des vertus... que, là-haut, vous ne pratiquez pas?

« Des fillettes vertueuses? Allons donc!... » Et, conduisant Iris au bord d'une fontaine : « Contemple ton image, ricane le cynique; est-ce là ce Phénix? Si oui, emporte-le bien vite!... Quant aux hommes au cœur de roche, il y en a au moins un, et c'est moi! »

Blessée de cette insolence, Iris résout de se venger, et, appelant Cupidon à son aide, elle le prie de percer l'orgueilleux philosophe de l'une de ses flèches. Paf! Voilà notre homme amoureux fou de l'envoyée de l'Olympe. Il court se faire raser, friser, habiller de neuf, puis il revient avec une corbeille pleine de victuailles, car, songe-t-il :

La femme, de tout temps, fut un être gourmand!
Des gâteaux et du vin, voilà ce qui la touche,
Et, comme le poisson, on la prend par la bouche.

Mais Diogène s'est trop pressé de chanter victoire; c'est une simple revanche que veut la malicieuse déesse. Aussi,

quand elle s'est fait répéter sur tous les tons qu'on l'adore; quand son grotesque soupirant a piétiné, pour lui plaire, sur ses beaux principes de continence, et qu'enivré de son propre vin, il implore la faveur d'un baiser, Iris l'amène à la fontaine et lui dit : « Regarde à ton tour. Est-ce un homme? »

La conclusion, c'est qu'en matière de vertu... il n'y a ni homme ni femme... Si, pourtant! il y a, parmi les filles, trois cœurs d'airain... Ce sont les Furies!! Encore faut-il les chercher aux enfers!

Sur cette réflexion, notre messagère remonte bredouille à l'Olympe.

Il est vrai, insinue M. Paul Ferrier dans son amusante fantaisie, que l'épreuve se tentait jadis à Corinthe, et que, depuis, les temps et les mœurs sont bien changés. Oyez plutôt :

DIOGÈNE.

Deux mille ans ont passé sur la querelle éteinte...

IRIS.

Et si nous reprenions cette gageure-ci,
Pour la terre aujourd'hui, je partirais sans crainte,
Certaine désormais qu'il en advint ici...

DIOGÈNE.

Ce qu'il en advint à Corinthe.

M. Coquelin aîné et Mme Ponsin, les créateurs de la pièce, ont actuellement

pour successeurs M. de Féraudy, impayable d'originalité, de verve, et Mlle Rachel Boyer, *un arc-en-ciel* d'éclat et de jeunesse.

4 août.

XV

La Comédie-Française à l'Exposition universelle.

C'est dans le palais des Arts Libéraux, juste sous la coupole, qu'est installée l'exposition théâtrale dont l'Opéra et la Comédie-Française font tous les frais.

Je me renfermerai dans cette dernière, la seule qui soit de mon ressort, et aussi la plus importante en curiosités de toutes sortes.

Ce qu'on dit, en général, de notre merveilleuse Exposition, s'applique, en particulier, à la section théâtrale, qui unit le côté sérieux et instructif au côté amusant, au côté *foire,* suivant une expression assez judicieusement consacrée.

Au Champ de Mars comme à l'Esplanade, les visiteurs, quels qu'ils soient, trouvent leur compte : les badauds, les érudits et les délicats. J'estime même que, dans la circonstance, MM. les orga-

nisateurs ont favorisé le gros public aux dépens de l'autre, en assignant la place d'honneur à une figure de cire, tirée du Musée Grévin.

Il s'agit de M. Mounet-Sully, affectant, sous sa vitrine, la pose du héros de Shakespeare, alors qu'il murmure, extatique :

« Mourir... dormir... rêver, peut-être ! »

Sans doute, la ressemblance est saisie, mais le but proposé me semble tout d'abord la distraction du spectateur.

Combien je préfère à ce *trompe-l'œil* la maquette et le buste qui lui ont servi de modèles !

Tous deux sont de M. Léopold Bernstamm, un sculpteur de talent qui a beaucoup travaillé pour le Musée Grévin. Nous pouvons en juger d'après les onze bustes-modèles exposés ici, et dont les meilleurs me paraissent ceux de MM. Coppée, Claretie, Richepin, très vivants et d'une belle facture ; celui de Mlle Legault, gracieux, bien que d'une exécution un peu molle ; celui de Mme Samary, plein de charme et d'expression mutine ; enfin celui de M. Sardou, le spirituel auteur dont nous retrouvons l'image parmi les envois de M. Franceschi.

L'exposition de ce dernier artiste se compose de six bustes absolument remarquables, et dont quatre nous intéressent spécialement : ce sont les portraits de M. Sardou, cité plus haut, de Regnier, de Mme Barretta et de Mlle Bartet; ceux-ci d'une pureté de ligne et d'un arrangement délicieux.

L'histoire du costume théâtral est, après le Mounet-Sully du Musée Grévin, ce qui amuse le plus *monsieur Tout le monde*. Elle est racontée par un groupe de petits personnages habillés qui ne laissent pas d'être originaux.

Quant à l'amateur du théâtre, il cherche, dans cette galerie minuscule, autre chose que des poupées, et c'est avec un sentiment de curiosité réelle qu'il s'arrête devant Adrienne Lecouvreur (*la Mort de Pompée*, rôle de Cornélie), devant Lekain (*l'Orphelin de la Chine*, rôle de Gengis-Khan), devant Mlle Sainval (*Rhadamiste et Zénobie*, rôle de Zénobie), ou devant Talma (*les Templiers*, rôle de Marigny fils). Ces figurines n'ont, bien entendu, aucune prétention à la ressemblance, mais elles reproduisent les costumes authentiques de l'époque, et cela suffit pour leur donner une valeur sérieuse.

Après les statuettes, il convient de classer dans l'histoire du costume théâtral les dessins coloriés de M. Lechevallier-Chevignard pour le drame de *Garin*, et les dessins de M. Théophile Thomas pour *Ruy Blas, le Mariage de Figaro, Barberine* et *le Roi s'amuse*. La série est intéressante par le talent de la composition et l'exactitude du rendu.

Une mention, en passant, au bel ouvrage de M. Guillaumot fils, qui, lui aussi, contient des costumes de la Comédie-Française.

Parmi les dessins de décorations que renferme l'exposition théâtrale, je mentionne avec plaisir ceux des *Pattes de mouche*, du *Roi s'amuse* et de *Ruy Blas*, par M. Duvignaud; enfin celui de *Pepa*, par M. Devred.

Voici maintenant une galerie fort curieuse; elle appartient à la Comédie-Française et se compose des portraits de ses dix derniers administrateurs, en commençant par le baron Taylor pour finir à M. Claretie.

Je ne prétends pas que ces petits cadres soient tous des chefs-d'œuvre; aussi en citerai-je quatre ou cinq seulement : M. Lockroy père, signé Berne-Bellecour; — M. Arsène Houssaye, par M. Geffroy; —

M. Édouard Thierry, par M. Paul Merwant; — M. Kaempfen, par M. Jules Garnier; — enfin M. Claretie, par M. Lionel Royer.

J'ai gardé pour la fin la collection Pasteur, qui ne compte pas moins de quarante-trois figures à l'huile, de pareilles dimensions.

C'est la représentation très complète et très fidèle du personnel de la Maison de Molière, sans oublier son administrateur, son secrétaire et son archiviste.

On conçoit que je ne veuille point passer en revue tous ces portraits, ce qui transformerait en un catalogue mon compte rendu déjà trop rapide. Mais je ne puis résister au désir de vous montrer M. Thiron dans son habit de chasse du *Marquis de la Seiglière*, MM. Got et Febvre dans leurs rôles de *l'Ami Fritz*, M. Coquelin cadet sous les traits de Bazile. Je me reprocherais également de ne pas attirer votre attention sur le joli minois de Mlle Müller, sur la délicate image de Mlle Bartet, sur la piquante physionomie de Mme Samary, sur le gracieux visage de Mme Barretta... j'en passe, et des plus charmantes; mais il faut savoir se borner!

Quand je vous aurai dit que les por-

traits de la collection Pasteur sont signés Aimé Morot, J. Blanc, Schommer, Chartran, G. Ferrier, Wencker, Bérard, Toudouze, vous estimerez avec moi que j'ai bien fait de vous les tenir en réserve.

25 août.

XVI

Jean Baudry (reprise). — 3e début de M. Jean-Paul Mounet. — (MM. Silvain, Le Bargy, Georges Berr, J.-P. Mounet; Mmes Bartet, Montaland.)

A défaut de nouveautés, M. Claretie ne pouvait choisir, pour la remettre à la scène, une meilleure pièce que *Jean Baudry*, le public de mardi dernier le lui a témoigné par ses applaudissements.

Jouée le 19 octobre 1863, reprise en dernier lieu avec MM. Got, Barré et Worms, au mois de novembre 1885, *Jean Baudry* a eu, cette fois-ci, pour principaux interprètes, MM. Jean-Paul Mounet (troisième début), Silvain et Le Bargy.

Les deux premiers sont des acteurs de tragédie, d'où vous conclurez que, pour avoir été représentée d'une façon fort honorable, l'œuvre de M. Auguste Vacquerie a revêtu, dans la soirée du 17 sep-

tembre, un caractère très différent de celui que nous lui connaissions.

Je ne suis pas pour blâmer, d'ailleurs, cette nouvelle distribution des rôles, la pièce, éminemment forte et pathétique, tenant plutôt du drame que de la comédie.

On se le rappelle : Jean Baudry ramasse dans la rue un jeune vaurien qui s'ingéniait à lui soustraire son portefeuille, et, au lieu de le conduire au poste, il le mène chez lui, où il l'adopte, se met à le chérir, et lui fait donner une brillante instruction, car Jean Baudry est aussi riche que généreux, et il tient à relever cette âme que la misère prédestinait au crime. Bref, le bienfaiteur réussit à tel point, dans son plan charitable, qu'Olivier, ce fils adoptif, fait de brillantes études, et qu'à vingt-cinq ans, son intelligence aidant, il est devenu un médecin presque célèbre.

Mais voici où l'action se corse et tourne au tragique. Bruel, un armateur ami de Jean Baudry, s'est ruiné, et celui-ci lui offre sa bourse avec la grandeur d'âme qui le caractérise. Scrupules de Bruel. Il y a cependant un moyen de tout arranger. L'armateur possède une fille du nom d'Andrée que Baudry aime passionné-

ment. Qu'un mariage se fasse entre eux, et le beau-père acceptera du gendre ce que, délicatement, il doit refuser à l'ami.

Par malheur, Andrée est aimée d'Olivier, qu'elle paye de retour. N'importe! La jeune fille se sacrifie, et, pour sauver son père de la faillite, elle met sa main dans celle de Jean Baudry.

Alors Olivier se révolte, et il se passe, entre lui et son bienfaiteur, une scène terrible qui se termine par la soumission du jeune docteur. Il partira, cédant la place à son rival.

C'est maintenant que la générosité de Baudry va toucher à l'héroïsme et que son abnégation sera poussée jusqu'au martyre.

Jaloux d'accomplir l'œuvre commencée, il fait taire son amour, brise son propre cœur, et, victorieux dans la lutte engagée contre lui-même, il renonce à Andrée pour la laisser à Olivier. Puis, comme celui-ci, repoussant un sacrifice qui le couvre de confusion, persévère dans la résolution de s'éloigner, son bienfaiteur annonce qu'il part avec lui, mais pour le ramener!

Cette courte analyse explique, ce me semble, le choix qui a été fait de M. J.-Paul Mounet pour le personnage de Jean Bau-

dry, et de M. Silvain pour celui de Bruel.

Le premier a sensiblement diminué la valeur du rôle, au point de vue des nuances; mais il a été absolument remarquable dans les scènes violentes et dans l'expansion de ses sentiments amoureux.

Le second, qui n'apporte dans Bruel ni la rondeur ni le naturel de M. Barré, son prédécesseur, s'y montre très digne et d'une tenue parfaite.

M. Le Bargy (Olivier) néglige un peu le côté brutal du caractère, mais il en fait vibrer la note sentimentale avec beaucoup de chaleur et de passion.

M. Georges Berr (Barentin) n'a qu'un bout de rôle, dont il tire néanmoins un excellent parti. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai prédit un brillant avenir au jeune artiste.

Mme Céline Montaland prête à la tante Gervais une couleur fort originale.

Quant à Mlle Bartet, la seule interprète qui subsiste de la dernière reprise, elle tient d'une façon délicieuse le personnage d'Andrée, mis à la scène par Mlle Favart en 1863.

22 septembre.

XVII

Les Ouvriers (reprise). — MM. Dupont-Vernon, Boucher; Mlles Fayolle, du Minil.

Pour être une petite « reprise », *les Ouvriers,* de M. Manuel, n'en sont pas moins dignes de notre attention particulière.

Ces braves gens reposent des *poivrots* et des *loupeurs* de M. Zola. Le foyer de Jeanne, le pur et chaste amour de son fils pour la gentille Hélène, remettent des écœurements causés par les taudis où grouillent des êtres gangrenés qui n'ont rien d'humain. « Mais ces choses-là existent! » direz-vous. Si elles existent, je m'en gare comme d'un spectacle repoussant, et ne veux pas, à plus forte raison, qu'on me les montre au théâtre.

J'en reviens à la pièce de M. Manuel qui est faite, au contraire, pour rasséréner le cœur par le tableau qu'elle me sous nos yeux.

Marcel vit auprès de Jeanne, sa mèr qu'il aime presque à l'égal d'Hélène, u

vertueuse orpheline qui, du fruit de son travail, élève un petit frère et une petite sœur. Les deux jeunes gens veulent s'épouser, et M. Morin, le patron d'Hélène, doit venir causer avec le fiancé et prendre les dernières dispositions avant la noce.

Or, ce Morin, qui maintenant est un homme honnête et charitable, n'a pas toujours été le modèle des philanthropes. Jadis, il était débauché, emporté jusqu'à la fureur. Dans un moment d'ivresse, il a failli tuer sa femme d'un coup de couteau!

Cela se passait il y a vingt ans. Depuis, le coupable n'a pas réintégré le domicile conjugal, mais il s'est corrigé, réhabilité peu à peu, et le voici devenu un commerçant estimé de tout le monde excepté de lui-même. Le remords, en effet, n'a point cessé de le poursuivre et son crime le pénètre de la même horreur qu'au premier jour.

Cependant Morin est chez nos ouvriers quand Jeanne y fait son entrée. Dieu du ciel! cette pauvre créature qu'il a jadis martyrisée, meurtrie, presque assassinée, c'est elle! c'est sa femme, qu'il croyait morte et qu'il retrouve menaçante!

On devine la scène tout à la fois terrible et attendrissante qui se passe entre les époux. Jeanne adresse à son mari des

reproches sanglants devant lesquels Morin courbe la tête; il pleure, il va partir, quand Marcel, vaincu par une douleur et un désespoir si lamentables, supplie sa mère de pardonner. L'arrivée d'Hélène complète la réconciliation, et la paix rentre dans l'humble logis, que le bonheur habitera désormais.

Cette émouvante étude de mœurs, qui fut mise au théâtre le 17 janvier 1870 par MM. Maubant, Coquelin, Mmes Nathalie, Reichemberg, et qui a été reprise bien des fois depuis cette époque, est actuellement interprétée par MM. Dupont-Vernon, Boucher, Mlles Fayolle et du Minil. Distribution moins brillante, sans doute, que la première, mais dont le public s'est néanmoins déclaré satisfait.

Mlle Fayolle a joué le rôle de Jeanne avec énergie et sentiment; Mlle du Minil s'est montrée, dans Hélène, gracieuse et sympathique; M. Dupont-Vernon, d'une distinction un peu froide dans le personnage de Morin, a trouvé pour la scène finale des accents très dramatiques. Enfin, si j'ai un reproche à faire à M. Boucher, c'est de prêter à l'ouvrier qu'il représente une tenue trop correcte et des façons trop élégantes.

29 septembre.

XVIII

Premiers débuts de Mlle Malck dans *Phèdre*, et de Mlle Lynnès dans *le Légataire universel*. — Mlle Darsac; M. Truffier.

C'était dimanche! Un jour que M. Claretie choisit volontiers pour les représentations de débuts et que la Critique ne manque pas de subir en maugréant : car, pour être journaliste, on n'en tient pas moins que tout le monde à son repos dominical. Or, ce dimanche-là, Mlles Malck et Lynnès, venant toutes deux de l'Odéon, franchissaient, pour la première fois, le seuil de la Maison de Molière, et, bon gré mal gré, le redoutable aréopage se rendit à son poste.

Je parle uniquement pour mémoire de Mlle Darsac, une gentille personne que M. Claretie nous a présentée dans Ismène, de *Phèdre*, en nous avertissant qu'elle n'avait encore paru sur aucune scène, — ce que l'on voyait de reste, —

et qu'elle n'était point passée par le Conservatoire, — ce en quoi elle avait eu tort. Mon avis est de l'y envoyer, et d'attendre, pour la juger, le complet achèvement de ses études.

J'arrive à Mlle Malck, qui avait choisi, pour sa première épreuve, le rôle d'Œnone, nourrice et confidente de Phèdre. De la bonne volonté, de la tenue, de la distinction même; un débit correct, une attitude très châtiée; ces qualités sont autant de bonnes notes; mais je reprocherai à Mlle Malck sa continuelle préoccupation de la plastique et une mimique beaucoup trop accentuée pour la Comédie-Française.

De la suivante de Racine, je passe à la servante de Regnard.

Mlle Marie Lynnès, qui s'était taillé un petit triomphe, à l'Odéon, dans Lisette, du *Légataire universel,* a tenu à faire son premier pas, rue de Richelieu, dans le même personnage. C'était sagement raisonné, car le résultat a dépassé son attente. Mlle Lynnès possède une physionomie enjouée, des yeux pétillants d'esprit, une figure fort avenante, et elle joint la crânerie du geste à la précision du maintien. Bref, la débutante a mis ses juges en si belle humeur qu'ils ont

unanimement proclamé sa vocation pour l'emploi de soubrette.

Puisqu'il s'agit du *Légataire universel*, je veux dire que monsieur l'administrateur général a rétabli cette fois le rôle de Clistorel, supprimé aux dernières représentations de la pièce. M. Truffier, en réclamant la résurrection de *l'Apothicaire* à son profit, comptait sur un succès qui ne lui a pas manqué.

3 novembre.

XIX

Représentation
a la mémoire d'Émile Augier.

Philiberte : MM. Laroche, Baillet ; Mmes Émilie Broisat, Lloyd. — *L'Aventurière :* MM. Leloir, Leitner ; Mlles Pierson, Lainé.
A Émile Augier ; vers de M. Richepin, lus par M. Got.

Ce n'était pas une solennité de commande, que cet hommage discret rendu à la mémoire de l'illustre mort du 25 octobre.

Philiberte, l'Aventurière, puis, entre les deux pièces d'Émile Augier, ces vers de M. Richepin, que je demande la permission de reproduire ici, tant ils sont riches de forme, remarquables d'élan et de conviction :

Salut !... Dans les lauriers, les palmes et le lierre
Voici ton franc visage et ton sourire altier.
Ta place était marquée au foyer de Molière.
Sa maison soit la tienne, à toi son héritier !

Comme lui, tu peignis l'humanité perverse
D'un style simple et fort, aux clartés de miroir,
Et le vin que ta Muse ou la sienne nous verse
Est du vieux vin français qui sent bien le terroir.

Donc, de la France en deuil accepte les hommages.
Ils te sont dus. Tu peux, couronné par ma main,
Passer sans peur au rang des augustes images,
Toi, notre ami d'hier, notre orgueil de demain.

Salut, maître au cœur droit, à la langue hardie!
Tu répétais souvent, pendant tes derniers jours :
« Quand j'irai mieux, je veux revoir la Comédie. »
T'y voilà dans ta gloire, ô maître, et pour toujours!

Toi que nous avons vu tant de fois sur ces planches
Travaillant, inquiet, t'y voilà radieux :
Car tu vas resplendir parmi les ombres blanches
Qu'un marbre mérité transforme en demi-dieux.

Quoi de plus consolant que cette dernière pensée, dont l'expression poétique n'échappe à personne?

J'ai précédemment rendu compte de *Philiberte* et de *l'Aventurière*, dont la distribution a fort peu changé. Je me borne donc à signaler parmi les artistes les plus applaudis de la soirée du 5 novembre dernier : MM. Laroche, Baillet, Mmes Émilie Broisat et Lloyd, dans la première comédie; MM. Leloir, Leitner, Mlles Pierson et Lainé, dans la seconde.

C'est devant le buste d'Émile Augier, œuvre remarquable de M. Franceschi, et que M. Guiard, neveu de l'écrivain, avait prêté pour la circonstance, qu'a eu lieu « l'hommage » au maître regretté.

Tout le personnel de la Maison de Molière était présent, quelques-uns en habit de ville, la plupart dans les costumes des pièces d'Augier. M. Got a lu les vers de M. Richepin; mais si grande a été son émotion que le doyen des sociétaires s'est vu plusieurs fois obligé de s'interrompre.

10 novembre.

XX

La Bûcheronne (1re représentation). — Premier début de Mme Tessandier. — MM. Worms, Albert Lambert, Silvain, Leloir, Truffier, Laugier; Mmes Barretta, Ludwig, Tessandier.

La bûcheronne n'est autre que la duchesse de Croix-Saint-Luc. Son surnom, consacré par les paysans des Vosges, lui vient du métier exercé par son père, et dont celui-ci a tiré si gros profit qu'il a pu marier sa fille à un seigneur.

Mme de Croix-Saint-Luc est veuve quand la pièce commence, et elle possède un fils qu'elle destine à la fille du prince de Musignan, gentilhomme viveur et décavé qui attend l'argent de la duchesse pour se remettre *à flot*.

Quant au jeune duc, l'auteur du drame nous le présente comme un type d'amoureux accompli : amoureux des grands

bois, amoureux de la chasse, amoureux aussi de la toute charmante Angèle, fille de l'intendant forestier de sa mère et quelque peu commensale du château, où on l'appelle de temps à autre pour y utiliser ses talents d'artiste, car Angèle peint à merveille, et elle s'est chargée de restaurer les blasons de la famille.

Dès l'exposé de la pièce nous comprenons que Croix-Saint-Luc n'épousera pas la petite princesse Edwige, qui est Parisienne jusqu'au bout des ongles, et coquette! et mondaine! et légère!... mais qu'il gardera sa main pour celle qu'il adore avec toute la fougue de sa nature primitive et de son ardente imagination.

Cependant, si le fils a hérité du caractère impétueux, opiniâtre, de ses ancêtres maternels, la duchesse n'est pas moins que lui indomptable dans ses volontés. Aussi la lutte va-t-elle s'engager obstinément entre ces deux êtres, qui s'aiment à la folie, mais qui poursuivent leur but avec un égal entêtement.

A la suite d'une discussion passionnée dans laquelle la bûcheronne, dont on ne s'explique pas trop le dada nobiliaire, intime à son fils l'ordre d'épouser Edwige, ce dernier, à force de prières, ob-

tient de gagner du temps. Il suivra les conscrits en Algérie, où il servira la France durant une année, puis... on verra!

La duchesse a consenti; mais à peine son enfant bien-aimé a-t-il franchi la porte que déjà la séparation lui brise le cœur et qu'elle décide de le rejoindre. Ses préparatifs ne seront pas longs; elle s'y emploie sur l'heure, quand, au dehors, se produit un grand tumulte. De Croix-Saint-Luc vient d'être victime d'un guet-apens : on lui a tiré un coup de fusil qui l'a grièvement blessé, et on le rapporte sanglant au château.

Le misérable qui a commis le crime, il me faut le dénoncer au lecteur : c'est un nommé Sam, dont le rôle, dans le drame de M. Charles Edmond, est des plus importants, sinon des mieux justifiés.

Sam est une sorte de bandit, coureur des bois, qui jadis a sauvé l'intendant Daniel de la balle d'un braconnier, et que le brave homme conserve chez lui, moitié par reconnaissance, moitié par pitié. De là tout le mal! car, dans la maison hospitalière, Sam a vu la bonne et douce Angèle, et il s'en est éperdument épris. Il l'aime avec ses instincts de brute, en

chien grondeur, sans cesse prêt à mordr qui l'approche.

Or, en rôdant autour d'elle, il a surpris l'amour de Croix-Saint-Luc pour l jeune fille, et, tout aussitôt, il a voué a gentilhomme une haine implacable.

Un jour, chez Daniel, Sam a couch en joue le duc, et, si Angèle n'eût fait à ce dernier un rempart de son corps, i l'eût assassiné; plus tard, il prend sa revanche en tirant le coup de feu que vous savez, et qui met le gentilhomme à deux doigts du trépas. C'est une créatur odieuse, qui assombrit encore un drame déjà trop noir par lui-même. Il fini heureusement par se rendre justice en se tuant au dernier acte, ce dont le public lui sait vraiment gré, et ce qui nous permet de retourner au château, où nous trouvons le blessé si mal, si mal, qu'il va mourir s'il ne se produit un miracle en sa faveur. Soudain le docteur conçoit un projet hardi! Puisque tous les remèdes ont été impuissants à le guérir, pourquoi ne tenterait-il pas la transfusion du sang? Aussitôt pensé, aussitôt exécuté. Angèle, qui n'a point quitté le jeune duc depuis l'événement, présente son bras nu au médecin; celui-ci pratique l'opération, et voilà que le

moribond ressuscite comme par enchantement, et reçoit, avec les tendres baisers de sa mère, le consentement au mariage dont il attend le suprême bonheur.

Je ne soutiens pas que le drame de M. Charles Edmond soit sans défauts; il est quelquefois violent jusqu'à la brutalité; les caractères y sont outrés, les faits mal enchaînés, et le tapage que fait la duchesse autour de ses prétentions matrimoniales et nobiliaires ne me semble pas motivé. J'ajoute que la scène de la transfusion du sang, agrémentée de tout l'attirail du chirurgien, heurte sensiblement les traditions de la Comédie-Française.

Mais, ces réserves faites, je trouve que la critique a été trop sévère, pour ne point dire malveillante, envers *la Bûcheronne,* qui renferme des morceaux très recommandables.

Quant à l'interprétation, elle a été excellente. M. Worms ne s'est jamais montré plus grand artiste que dans son rôle de Sam, et Mme Blanche Barretta n'a jamais déployé plus de charme, de tendresse et d'émotion, que dans le personnage d'Angèle.

M. Silvain a rendu son médecin au naturel. Comme chirurgien, par exemple,

il manque d'expérience... et de sérieux

Je signale l'humour de M. Leloir sou les traits du prince de Musignan, et l piquant de M. Truffier dans Clovis d Montgivray, un petit vicomte ruiné e amoureux... de lui-même.

M. Laugier s'acquitte de l'intendant fo restier avec une mesure et une correctio dignes d'éloges.

Enfin, dans les rôles secondaires, j note Mlle Ludwig, qui joue Edwige d Musignan avec une finesse et une muti nerie toutes parisiennes.

M. Albert Lambert est un comédien d talent qui devait remplir et qui a rempl à souhait le rôle de Croix-Saint-Luc. J lui conseille pourtant d'éteindre quelqu peu sa voix et de surveiller ses nerfs.

De Mme Tessandier, la débutante, j dirai qu'à force d'être dramatique ell dépasse le but. Sans doute l'impressio est juste, mais elle est forcée. Avec so tempérament et ses aptitudes, il fallai à l'éminente artiste un tout autre per sonnage que celui de duchesse de Croix Saint-Luc.

17 novembre.

XXI

Rentrée de M. Coquelin.

Le 7 décembre 1860, M. Coquelin débutait, à la Comédie-Française, dans le rôle de Gros-René, du *Dépit amoureux*. Est-ce par un sentiment de superstitieuse coquetterie que l'artiste a choisi ce même personnage, ce même mois et ce même quantième pour reparaître sur la scène où il fit ses premières armes et qui lui valut sa grande renommée ? Si telle a été sa pensée, il faut avouer qu'elle ne l'a pas trompé. Le second bail, contracté après vingt-neuf ans, dans la Maison de Molière, commence sous les plus brillants auspices.

Jamais acteur ne fut l'objet d'un pareil engouement. C'était plus que de l'enthousiasme : c'était de l'emballement, du délire !

Au moment où M. Coquelin parut dans *Gringoire,* toute la salle se leva pour l'acclamer ; les chapeaux et les mouchoirs s'agitèrent en signe d'allé-

gresse, et de toutes les poitrines sortit le même hourra! Les moindres répliques furent soulignées par d'interminables bravos, et, quand le comédien acheva la *Ballade des pendus,* des trépignements retentirent, formidables comme le roulement du tonnerre.

Après trois rappels successifs, on permit à M. Coquelin de se reposer afin de ne pas l'écraser sous ses propres lauriers. Puis, les ovations, dans *le Dépit amoureux,* allèrent crescendo jusqu'à la fameuse tirade du deuxième acte :

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme.

qui excita de nouveaux transports.

Sans doute M. Coquelin est demeuré l'incomparable comédien que nous connaissons. Il a joué Gringoire et Gros-René avec la même autorité qu'avant son départ. Rien de moins, mais rien de plus! Alors pourquoi tout ce tapage? A moins que ce ne soit pour remercier l'artiste d'avoir fait l'école buissonnière? Prenons garde d'encourager ses camarades à l'imiter dans l'espoir que, pour eux aussi, on tuera le veau gras!

8 décembre.

XXII

250e Anniversaire de la naissance de Racine.

Mithridate. — *Les Plaideurs.* — *A Racine.* — MM. Silvain, Albert Lambert, Coquelin ; Mlle Hadamard.

Je commence par vous dire, — ce dont vous vous doutez sans doute, — que *les Plaideurs* figuraient au programme. On y avait ajouté *Mithridate,* qui jouit d'une faveur toute particulière auprès du bon public en ce que cette tragédie, à l'inverse du plus grand nombre, finit par « le couronnement de la flamme des deux amants ».

M. Silvain, chargé du principal rôle, s'y est montré fort remarquable. Plus rien de cette froideur, de cette impassibilité que nous lui reprochions jadis. De la chaleur, au contraire, de la véhémence et une autorité souveraine, alors que, dans la célèbre tirade : « Approchez, mes enfants... » il dévoile aux princes, ses fils,

son plan hardi d'aller vaincre les Romains dans leur capitale.

M. Albert Lambert (Xipharès) nous a profondément remués, comme amant et comme soldat : car il apporte la même conviction dans la peinture des deux passions d'amour et de patriotisme.

Nous attendions Mlle Dudlay sous les traits de Monime; mais l'éminente tragédienne souffrant du mal d'*influenza*, Mlle Hadamard l'a remplacée presque au pied levé. Un véritable tour de force, récompensé, d'ailleurs, par des applaudissements unanimes.

Le personnage de l'Intimé, rendu par M. Coquelin, a été le clou de la soirée. Jamais l'excellent artiste n'y avait déployé plus de verve, de finesse et de malice.

J'arrive à l'à-propos, en vers, de M. Paul Gaulot : *A Racine*, qui devait être dit par Mlle Dudlay, et que M. Silvain a lu, au milieu du recueillement général.

La France, d'après le panégyriste, n'est plus la farouche guerrière poussant, comme autrefois, ses fiers bataillons par le monde; c'est le pilote guidant les nations vers le progrès. Les artisans de sa gloire, ce sont les penseurs, les savants, les poètes. Or, parmi les plus illustres, brille l'immortel Racine, qui possède, en-

semble, la puissance du tragique Sophocle et le charme harmonieux du tendre Euripide, ressuscitant à nos yeux l'art de l'impérissable Antiquité, sans cesser d'être bien Francais.

Il ne reste rien des conquêtes ; la guerre reprend ce qu'apporte la guerre, mais les dons du génie sont un éternel trésor, et la divine mission des grands penseurs est précisément d'empêcher les peuples de retourner au néant.

L'à-propos se termine par cette belle strophe :

Saluons ces élus qui rompent le silence
Et qui poussent, pendant que l'humanité dort,
L'invincible clameur qui vibre, qui s'élance,
Et triomphe à la fois du Temps et de la Mort !

Je pourrais tirer d'autres citations de la pièce, très courte cependant, de M. Paul Gaulot. J'ai choisi cette dernière parce qu'elle me semble résumer assez bien la pensée dont le poète s'est inspiré pour écrire son à-propos.

22 décembre.

MÉMENTO

JANVIER.

1. — Mmes Céline Montaland, Samary et Broisat sont nommées officiers d'Académie.

2. — A la matinée que donne le Vaudeville, au profit de la veuve de Charles Cros : *Faute de s'entendre*, par MM. Coquelin cadet, Boucher, Laugier; Mlle Reichemberg. *Le Papillon*, comédie en un acte, en vers, de MM. Paul Bilhaud et Jules Truffier; par M. Truffier, Mlles Reichemberg et Bartet.—Monologue de Charles Cros, par M. Coquelin cadet.

5. — *Henri III et sa cour* (reprise). — MM. Febvre, *Duc de Guise;* Mounet-Sully, *Saint-Mégrin;* Worms, *Henri III;* Silvain, *Ruggieri;* Baillet, *Bussy d'Amboise;* Le Bargy, *d'Épernon;* Martel, *Crucé;* Roger, *Brigard;* Villain, *Saint-Paul;* H. Samary, *Saint-Luc;* Clerh, *Georges;* Hamel, *La Chapelle-Marteau;*

Gravollet, *du Halde*; Laugier, *Bussy-Leclerc*; Leitner, *Antraguet*; Cocheris, *Joyeuse*; Royer, *Villequier*. Mmes Pierson, *Catherine de Médicis*; Montaland, *Mme de Cossé*; Brandès, *Duchesse de Guise*; Nancy-Martel, *Marie*; Bertiny, *Arthur*; Laurence, *un page d'Antraguet*.

6. — C'est seulement à compter de la 5e représentation de *Henri III* que le public pourra trouver des places. Les feuilles de location sont remplies jusque-là.

10. — On organise une nouvelle série de jeudis classiques, qui commenceront le 7 février et se succéderont jusqu'au 25 avril dans l'ordre suivant :

7 février. *Horace* et *les Plaideurs*. — 14 février. *Bajazet* et *le Misanthrope*. — 7 mars. *Zaïre* et *l'Avare*. — 21 mars. *Mithridate* et *le Menteur*. — 4 avril. *Le Mariage de Figaro*. — 25 avril. *Hernani*.

11. — 300e représentation du *Monde où l'on s'ennuie*.

12. — M. Barré répond aux instances qui lui sont faites, pour le retenir à la Comédie-Française, par la lettre suivante :

... Mes forces ne me permettent plus de remplir sérieusement les devoirs que le public est en droit d'attendre de moi... C'est fini. Je ne me sens même plus le courage de donner ma représentation de retraite. J'ai bientôt soixante-dix ans et ne pourrais supporter, vous le comprenez

facilement, les émotions de ces adieux au public. Je ne quitte le théâtre qu'avec un chagrin profond, mais bien compréhensible, et avec la conviction d'avoir fait tous mes efforts pour servir honnêtement cette grande Maison que j'aime tant...

14. — Séance du Comité administratif. MM. Garraud et Leloir sont élus sociétaires à 3 douzièmes de part. — Des augmentations sont accordées aux sociétaires ainsi qu'il suit : M. Coquelin cadet, 1/2 douzième; M. Prudhon, 1 douzième; M. Silvain, 1 douzième; M. Baillet, 1/2 douzième; M. de Féraudy, 1 douzième; M. Boucher, 1 douzième; M. Le Bargy, 1 douzième; M. Truffier, 1 douzième; Mmes Broisat, 1/2 douzième; Lloyd, 1 douzième; Pauline Granger, 1/2 douzième; Dudlay, 1/2 douzième; Pierson, 1 douzième; Müller, 1/2 douzième; Céline Montaland, 1 douzième. — Les pensions de MM. Coquelin aîné, Maubant et Barré vont être réglées.

15. — 267e anniversaire de la naissance de Molière. *L'École des maris* (reprise). — MM. de Féraudy, *Sganarelle;* Silvain, *Ariste;* Le Bargy, *Valère;* Truffier, *Ergaste;* Falconnier, *le Notaire;* Hamel, *le Commissaire;* Mmes Bartet, *Isabelle;* Samary, *Lisette;* Nancy-Martel, *Léonor.* — *Remerciement au Roy,* pièce de vers de Molière, dite par M. Laroche. — *Le Malade imaginaire,* avec la cérémonie.

16. — A la soirée de bienfaisance organisée à l'Alhambra de Bruxelles : M. Coquelin cadet et Mlle Reichemberg, dans *le Baiser.*

solennelle de M. Jules Claretie. C'est M. Renan qui répond au nouvel académicien.

26. — A la fête donnée par les Femmes du monde, dans la salle de la Société d'horticulture, Mlles Bartet et Kalb; MM. Baillet et Truffier, interprètent une comédie inédite de M. Octave Feuillet, intitulée *l'Urne*. Mlle Ludwig et M. Baillet figurent dans *l'Amour de l'art*, par Labiche.

— Les élèves de M. Delaunay jouent, sur le théâtre des Variétés de Versailles : la consultation de *l'Amour médecin* et la scène de Purgon, du *Malade imaginaire*.

MARS.

1. — A la salle des Capucines, *Récitations* et *Lectures joyeuses*, par M. Coquelin cadet.

4. — MM. Mounet-Sully, Coquelin cadet, Joliet, A. Lambert; Mmes Barretta, Reichemberg, Montaland, prêtent leur concours à la soirée lyrique et dramatique organisée dans la salle de la Société de Géographie, au bénéfice de la petite-fille de Rameau.

8. — Le Prince de Galles assiste à la représentation de *Henri III et sa cour*.

9. — La pièce de M. Émile Bergerat, reçue sous le titre de *la Jeune Fille* et lue à ses interprètes sous celui de *Violette*, s'appellera décidément *le Premier Baiser*.

10. — A l'Hôtel-Continental, matinée dramatique et lyrique au bénéfice de la crèche de Clignancourt : MM. Silvain, Truffier, Laugier; Mlles Maria Legault, du Minil.

— A la salle Erard, matinée artistique au profit de la caisse de secours de l'Association des anciens élèves de l'Institution Jauffret : *le Passant*, par Mlles Brandès et Ludwig ; *le Bonhomme Jadis*, par MM. Leloir, Boucher et Mlle du Minil.

11. — Au Cercle funambulesque, M. Coquelin cadet joue le rôle de *Pierrot* dans une pantomime intitulée *la Lune*, de M. F. Beissier.

— Le comité de lecture reçoit, à l'unanimité, deux pièces en un acte : *Une Conversion*, de M. Charles de Courcy, et *Camille*, de M. Philippe Gille.

19. — Sur l'initiative de M. Worms, soirée de gala au Grand-Théâtre de Versailles : *Mademoiselle de la Seiglière*, avec le concours de MM. Worms, de Féraudy, Boucher, Leloir, Joliet, et de Mmes Barretta, Céline Montaland. La représentation est donnée au bénéfice d'un ancien artiste.

29. — Au Conservatoire, premier examen des classes préparatoires de déclamation fondées l'année dernière et dont MM. Silvain et Dupont-Vernon sont les professeurs.

31. — Dimanche (matinée). *Oscar, ou le Mari qui trompe sa femme* (reprise). MM. Coquelin cadet, *Oscar Bonnivet ;* Garraud, *Gédéon*

tifiques où seront représentées les pièces d M. Louis Figuier.

15. — Reprise de *Maître Guérin*, comédi en cinq actes, en prose, par M. Émile Augier MM. Got, *Guérin;* Laroche, *Desroncerets* Worms, *Louis Guérin;* Baillet, *Arthur Lecoutellier;* Roger, *Baptiste;* Falconnier, *Jean-Pierre* Mmes Barretta, *Francine;* P. Granger, *Mme Guérin;* Pierson, *Cécile Lecoutellier;* Rachel Boyer *Françoise.*

18. — Mlles Bartet, Pierson, du Minil, Rachel Boyer, Bertiny; MM. Mounet-Sully, Febvre, Laroche, Leloir, Martel, Albert Lambert Laugier, Samary, Villain, Roger, sont à Bruxelles, où ils vont donner trois représentation sur le théâtre de la Monnaie : jeudi 18, *Œdipe Roi;* samedi 20, *l'École des Maris, la Nuit d'octobre, Mademoiselle de Belle-Isle;* Dimanche 21 (jour de Pâques), en matinée : *les Femmes savantes, Il ne faut jurer de rien.*

20. — En exécution d'une décision du conseil municipal, M. Bouvard, architecte de l'administration centrale de la Ville, fait apposer sur la façade de la maison n° 14 de la rue d l'Ancienne-Comédie, une plaque portant l'inscription commémorative suivante :

COMÉDIE-FRANÇAISE
ANCIEN HOTEL
DES COMÉDIENS ORDINAIRES
DU ROI
1689-1770

23. — Mme C. Montaland joue à Bruxelles (Théâtre du Parc) le rôle de la duchesse de Réville dans *le Monde où l'on s'ennuie* et le rôle de Mme Castelli dans *Petite Pluie*.

25. — Sous ce titre : *le Théâtre contemporain*, la librairie Calmann Lévy publie les études que Paul de Saint-Victor consacra jadis aux pièces de MM. Émile Augier et Alexandre Dumas fils.

MAI.

1. — MM. Mounet-Sully, Coquelin cadet; Mmes Dudlay et Broisat, jouent ce soir sur le Grand-Théâtre de Lille, au profit de la Société typographique des secours mutuels de la ville. (*Zaïre* et *les Deux Ménages*.)

5. — M. Bodinier reçoit la rosette d'officier de l'instruction publique.

— Représentation gratuite à l'occasion des fêtes du Centenaire : *Horace* avec M. Mounet-Sully et Mlle Dudlay ; *le Médecin malgré lui*. — *Le Chant du siècle*, à-propos en vers de M. Émile Blémont : Mlle Dudlay, *la Poésie;* Mlle Brandès, *la France*.

9. — Les affiches annonçant, pour le 15, la représentation de retraite de M. Coquelin sont posées aujourd'hui. Voici quel sera le prix des places : Avant-scènes du premier rang, 62 fr. 50 ; — du deuxième rang, 50 francs ; — du troisième rang, 20 francs; baignoires, premières loges, fauteuils d'orchestre et de balcon, 50 fr.; deuxièmes loges de face, 45 francs; de côté,

40 francs; troisièmes loges fermées, 25 francs; troisièmes loges découvertes, 20 francs; quatrièmes loges de face, 10 francs; quatrièmes loges de côté, 5 francs; parterre, 25 francs; fauteuils de la deuxième galerie, 20 francs; troisièmes galeries, 10 francs; amphithéâtre, 3 fr.

— Mlle Legault vient de signer un engagement de trois ans avec le Théâtre Michel de Saint-Pétersbourg. Les conditions pécuniaires en sont exceptionnellement brillantes. On lui a souscrit un congé annuel de cinq mois et le droit de jouer pendant ce congé, à Paris ou à l'étranger, droit qu'on n'avait jamais accordé aux artistes du Théâtre Michel.

— M. Worms prête son concours à une matinée du Gymnase, au bénéfice d'une ex-artiste de la Comédie-Française.

— Mlle Reichemberg joue, au Grand-Théâtre de Nantes, les rôles de Lucile du *Dépit amoureux*, de la fée Urgèle du *Baiser* et de Lucie de *Pendant le bal*.

10. — Deux lectures et deux refus au comité : *Un Jouet brisé*, drame en un acte, en vers, de Mme Caroline Berton; *Johanna*, comédie en un acte, en vers, de M. Jacques Normand.

11. — M. Thiron reprend son rôle dans *Mademoiselle de la Seiglière*, qu'il n'avait pas jouée depuis deux ans.

15. — Représentation de retraite de M. Coquelin :

Les Précieuses ridicules : MM. Coquelin, *Mascarille ;* Coquelin cadet, *Jodelet;* Garraud, *Gor-*

gibus; Villain, *premier porteur;* Samary, *La Grange;* Falconnier, *deuxième porteur;* Gravollet, *du Croisy;* Royer, *un violon;* Mmes Jeanne Samary, *Madelon;* Kalb, *Cathos;* R. Boyer, *Marotte.*

Le deuxième acte du *Dépit amoureux :* MM. Coquelin, *Gros-René;* Worms, *Éraste;* Mmes J. Samary, *Marinette;* Bartet, *Lucile.*

Le troisième acte de *Tartuffe :* MM. Coquelin, *Tartuffe;* Boucher, *Damis;* Laugier, *Orgon;* Mmes Pierson, *Elmire;* Montaland, *Dorine.*

Intermède : *le Chirurgien du Roi s'amuse* (A. Mortier), et *l'Amateur de peinture* (P. Gille), par M. Coquelin cadet.

Le quatrième acte du *Légataire universel :* MM. Coquelin, *Crispin;* Boucher, *Éraste;* Joliet, *Scrupule;* Roger, *Gaspard;* Mme J. Samary, *Lisette.*

Le cinquième acte de *l'Étourdi :* MM. Coquelin, *Mascarille;* Coquelin cadet, *Trufaldin;* Baillet, *Léandre;* Boucher, *Lélie;* Garraud, *Anselme;* Martel, *Pandolphe;* Joliet, *Ergaste;* Cocheris, *Andrès;* Mmes Barretta, *Célie;* Müller, *Hippolyte.*

16. — A la matinée que donne le Vaudeville, au profit de l'Œuvre nationale des hôpitaux marins : *l'Invitation à la valse,* jouée par MM. Le Bargy, Baillet; Mmes Broisat et Müller. Deux fables de La Fontaine dites par M. Leloir.

— La représentation de retraite de M. Coquelin a produit 39,000 francs.

18. — Mlles Bartet, Dudlay; MM. Mou net-Sully, de Féraudy, Falconnier, prêtent leu concours à la fête donnée au profit de l'Œuvr des ambulances urbaines (Hôtel-Continental).

20. — *Le Premier Baiser,* comédie en u acte, en prose, de M. Émile Bergerat (premièr représentation) : MM. Laroche, *Henri de Mor tagne;* Le Bargy, *Alban de Mortagne;* Leloir *Camille des Yvettes;* Mlles Reichemberg, *Vio lette;* Pierson, *Amélie de Razbel.*

Alain Chartier, pièce en un acte, en vers, d M. le vicomte de Borrelli (première représenta tion) : M. Mounet-Sully, *Alain Chartier* Mlles Bartet, *Marguerite;* Maria Legault, *Agnè Sorel.*

Le Klephte (première représentation à la Co médie Française) : MM. de Féraudy, *Praber* neau; H. Samary, *Philippe;* Georges Berr, *An toine;* Mmes Müller, *Amélie;* C. Montaland *Claire.*

27. — M. Henri Meilhac communique M. Claretie le scenario d'une pièce en troi actes qui aura pour titre *Margot.*

JUIN.

1. — A la matinée organisée par le Comit de l'Orphelinat des arts, dans la salle des fête du Trocadéro : *la Voisine,* féerie en un acte d M. Charles de Sivry, interprétée par M. Coque lin cadet et Mlle Reichemberg, rôles de *Lui* e

Elle. — (MM. Febvre, Worms; Mmes Barretta, Bartet, Brandès, du Minil, Hadamard.)

— Pour passer devant le Comité de lecture : *le Capitaine Fracasse,* cinq actes, en vers, de M. E. Bergerat; *Michel Lando,* drame historique de M. Maurice Bouchor et *le Mal du siècle,* comédie moderne, en cinq actes et en vers, de M. Arsène Houssaye.

— A partir d'aujourd'hui, on affichera deux fois par mois, le 1er et le 16, le programme des pièces qui seront représentées pendant la quinzaine.

— Sur la proposition de M. Claretie, les sociétaires décident d'organiser, au Trocadéro, une représentation de retraite en faveur de M. Bodinier.

2. — La Comédie-Française achète, à la vente du mobilier de Chenonceaux, un très beau portrait de Florent Carton Dancourt, signé : Gence, 1704.

4. — *Le Monde où l'on s'ennuie* réalise une recette de 7,000 francs.

6. — 283e anniversaire de la naissance de Corneille : *Horace, le Menteur; le Vieux Corneille,* à-propos en un acte, en vers, de M. Lucien Augé de Lassus : MM. Silvain, *Corneille;* Truffier, *Du Parc;* Mlle Nancy-Martel, *Marquise.*

— M. Georges d'Heylli, auteur de nombreux ouvrages sur le théâtre, et notamment sur la Maison de Molière, est nommé archiviste de l'Opéra-Comique.

13. — A la fête donnée au Ministère du commerce par M. Tirard, président du Conseil : *le Klephte*, interprété par MM. de Féraudy, Samary, Berr ; Mmes Céline Montaland, Müller. (M. Le Bargy, Mlles Reichemberg, Brandès).

14. — M. Albert Soubies fait paraître, à la Librairie des Bibliophiles, le quinzième volume (année 1888), de son *Almanach des Spectacles*.

15. — *L'Étrangère* (reprise) : MM. Febvre, *Clarkson ;* Thiron, *Mauriceau ;* Le Bargy, *le duc de Septmonts ;* Garraud, *Rémonin ;* Joliet, *Calmeron ;* Hamel, *le Commissaire ;* Gravollet, *d'Ermelines ;* Albert Lambert, *Gérard ;* G. Berr, *de Bernecourt ;* Cocheris, *Guy des Haltes*. Mmes Barretta, *Catherine de Septmonts ;* Pierson, *la marquise de Rumières ;* Brandès, *mistress Clarkson ;* Nancy-Martel, *Mme d'Ermelines ;* Lainé, *Mme Calmeron*. — MM. Falconnier, Roger.

19. — Le Comité entend la lecture du *Capitaine Fracasse* (d'après Théophile Gautier), par M. Émile Bergerat. La pièce est refusée.

20. — Séance générale annuelle de la Société de l'Orphelinat des arts. Mmes Broisat et Hadamard sont réélues membres du comité.

— M. Frédéric Febvre renouvelle sa démission de sociétaire, que M. Claretie avait refusée le 15 décembre 1888.

— Sur la proposition de l'Administrateur général, le comité vote à l'unanimité, pour dix ans, le renouvellement du traité de Mlle Bartet qui termine, le 1er février prochain, la première période décennale de son sociétariat.

24. — Matinée extraordinaire au bénéfice de M. Bodinier (Trocadéro) :

Au crépuscule, poème en un acte, en vers, de Carmen Sylva : Mlles Dudlay, Hadamard.

Sur la lisière d'un bois, poème en un acte, en vers, de Victor Hugo : MM. Coquelin cadet, Albert Lambert ; Mlle Müller.

Dupont et Durand, MM. Leloir, Berr.

La Demoiselle à marier : MM. Clerh, Laugier, Berr ; Mlles Reichemberg, Fayolle.

Scène du clavecin du *Barbier de Séville :* MM. Febvre, Thiron ; Mme Barretta.

Scène II du deuxième acte *d'Œdipe-Roi :* MM. Mounet-Sully, Paul Mounet.

Premier acte de *Monsieur de Pourceaugnac*, avec la course des apothicaires dans la salle : MM. Coquelin cadet, de Féraudy, Boucher, Truffier, Martel, Laugier, Samary, Gravollet ; Mlles Frémaux, Kalb.

Intermèdes : *le Vieillard et les trois Jeunes Hommes*, M. Got. *La Légion étrangère*, Mlle Bartet. *L'Attention*, M. Worms. *Sur les marches*, M. Laroche. *La Lisette*, Mme C. Montaland. *L'Épave*, Mlle Brandès. — Poésies dites par Mlle Pierson et M. Le Bargy. — *Les Filles de Thalie*, poésie de M. Truffier, musique de M. Febvre (chanté par Mme Rose-Caron).

— A l'Assemblée générale annuelle de l'Association des artistes dramatiques, tenue au Conservatoire, M. Garraud, rapporteur, lit un compte rendu très applaudi. Sont nommés : MM. Delaunay, vice-président ; Garraud, secrétaire-rapporteur ; Maubant, membre de la commission des comptes ; Delaunay, P. Mounet, Coquelin ca-

... Maurier, Montaland. —
d'assises (M. Coquelin cade
(M. Mounet-Sully). — *Le Sa*

— Conformément au d
M. Coquelin, sociétaire retr
raître sur aucun théâtre de I
risation spéciale. Le minist
auquel s'adresse le comédien
gement temporaire à la Port
pousse sa requête.

JUILLET.

4. — Au théâtre des Menu
Minil dit *la Fin de Babylon*
la Légende de la Cloche, de M

7. — M. Albert Lambert
l'inauguration de la statue
cueil.

dant justice au talent de la comédienne, fait remarquer qu'elle n'a pas encore paru dans le répertoire classique. Sur cette objection, le comité ajourne l'élection de Mlle Brandès.

13. — Une somme de 2,000 francs est votée pour les victimes du grisou, à Saint-Étienne.

14. — Matinée gratuite à l'occasion de la Fête nationale. *Le Mariage de Figaro*.— M. Mounet-Sully dit une ode de M. Ernest d'Hervilly, intitulée *le Centenaire*.

15. M. Paul Mounet, dont le premier début a lieu ce soir dans *Ruy Blas* (rôle de don Salluste), prend sur l'affiche le nom de Jean-Paul Mounet.

— Changement de spectacle au Vieux-Théâtre-Français (salle de la Scala). M. Jules Claretie interdit la scène à M. Talbot, ex-sociétaire.

17. — On raconte que les pensionnaires de la Comédie-Française se sont émus de la superbe représentation dont M. Bodinier, simple secrétaire, a eu le bénéfice, alors que les sociétaires, seuls, ont droit à semblable faveur. Ils vont, paraît-il, demander à l'Administration qu'après vingt ans de services une représentation de retraite leur soit également accordée.

18. — Mlle Reichemberg, MM. Coquelin cadet et Laugier, figurent dans une matinée lyrique et dramatique au lycée Louis-le-Grand.

19. — M. Martel est nommé officier de l'Instruction publique.

M. Maubant; 2e prix, Mlle M
M. Worms. Pas de 1er acces
Mlle Laurent-Ruault, élève de l

Comédie. — Hommes : 1er
guet, élève de M. Delaunay et l
de M. Worms; 2e prix, M. T.
M. Delaunay, et M. Maury, élè
1er accessit, M. Dehelly, élève
nay; 2e accessit, M. Camis, élèv
bant.

Femmes : 1er prix, Mlle M
M. Delaunay; 2e prix, Mlle Mo
M. Worms; Mlle de Méric, élè
launay, et Mlle Déa, élève de
1er accessit, Mlle Marcell, élève
2e accessit, Mlle Syma, élève de
Mlle Duluc, élève de M. Got, et l
Ruault, élève de M. Maubant.

— A la suite du dîner de gala
Président de la

31. — Reprise de *la Revanche d'Iris* : M. de Féraudy, *Diogène*; Mlle Rachel Boyer, *Iris*.

AOUT.

1. — Le 14e volume (année 1888) des *Annales du théâtre et de la musique*, par M. Édouard Noël et M. Edmond Stoullig, paraît aujourd'hui chez Charpentier, avec une préface de M. Hector Pessard.

3. — M. Coquelin cadet joue une pantomime à la fête donnée au Ministère des affaires étrangères, en l'honneur du schah de Perse.

— M. Claretie n'engage aucun lauréat du Conservatoire.

5. — Avant son départ pour la Russie, Mlle Legault va donner une série de représentations sur le Théâtre du Parc, à Bruxelles.

9. — Matinée offerte aux étudiants français et étrangers : *Le Cid* et *les Précieuses ridicules*. (L'Administration a mis la salle entière à la disposition de l'Association des étudiants qui s'est chargée de toutes les invitations officielles et privées.)

11. — Au casino d'Enghien, grande matinée de bienfaisance au profit des pauvres de la ville : MM. de Féraudy, Samary, Laugier, Berr; Mmes Reichemberg, Montaland, Müller, Ludwig.

— Ce soir, *l'Étourdi*, qui n'a pas été repris depuis le départ de M. Coquelin ; M. Georges

Berr joue pour la première fois le rôle de Mascarille. — *Horace.* M. Jean-Paul Mounet fai son second début dans le personnage du viei Horace.

14. — Matinée offerte au Congrès des instituteurs primaires : *le Klephte, les Femmes savantes, l'Été de la Saint-Martin.* M. Fallières, ministre de l'Instruction publique et le haut personnel de son administration assistent à la représentation.

— M. Charles Edmond lit son drame, *la Bûcheronne,* à ses futurs interprètes.

16. — La pièce de M. François Coppée, qu'on met à l'étude, change de titre ; elle s'appellera non pas *la Soutane,* mais *le Pater.*

20. — Représentation de *l'Aventurière,* à Dieppe. Mlle Bertiny et M. P. Laugier y obtiennent un grand succès.

SEPTEMBRE.

1. — Reprise des matinées du dimanche : *Horace* et *l'Étourdi.*

— Matinée extraordinaire au casino d'Enghien, M. Baillet ; Mlles Ludwig et Nancy-Martel dans *les Brebis de Panurge.*

4. — Au casino de Luchon, M. Coquelin cadet figure dans une représentation pour les pauvres.

— Le portrait de Dancourt, acheté à la

vente de Chenonceaux, vient de subir un demi-rentoilage et quelques légères réparations. Après un dernier vernissage, il lui sera désigné une place définitive dans le musée de la Comédie-Française.

— *Le Père Lebonnard,* que M. Jean Aicard avait repris à M. Claretie, entre en répétition au Théâtre-Libre.

— D'après l'annuaire publié par la Société des auteurs et compositeurs de musique, les recettes du Théâtre-Français se sont élevées, du 1er mars 1888 au 28 fév. 1889, à 1,802,196 fr. 36 c.

15. — M. Georges Berr et Mlle Bertiny prêtent leur concours à une fête donnée par M. Ramon Fernandez, envoyé extraordinaire du Mexique à Paris.

17. — Reprise de *Jean Baudry,* pour le troisième début de M. J.-P. Mounet. MM. Silvain, *Bruel;* Le Bargy, *Olivier;* de Féraudy, *Gagneur;* Roger, *un commis;* Georges Berr, *Barentin;* J.-P. Mounet, *Jean Baudry.* Mmes Bartet, *Andrée;* C. Montaland, *Mme Gervais;* Jamaux, *une servante.*

— Avant son entrée à la Comédie-Française, où il est engagé, M. Dumény va créer à l'Odéon le principal rôle d'*Incompatibilité,* comédie en trois actes, de MM. Ch. de Courcy et H. Boccage.

20. — Reprise des *Ouvriers.* MM. Boucher, *Marcel;* Dupont-Vernon, *Morin.* Mlles Fayolle, *Jeanne;* du Minil, *Hélène.*

30.— Reprise du *Feu au Couvent*. MM. Laroche, *d'Avenay;* Prudhon, *Fortunien;* H. Samary, *de Mériel;* Falconnier, *Jean*. Mlle Bertiny, *Adrienne*.

— On annonce comme certaine la rentrée de M. Coquelin. Sa démission s'opposant à ce qu'il redevienne sociétaire, c'est comme pensionnaire que l'éminent comédien reparaîtra sur la scène de la rue de Richelieu.

— Un vers amusant de M. Coquelin cadet :

Aimer la Tour Eiffel, c'est aimer le Très-Haut!

OCTOBRE.

9. — Mlle Marie Müller donne sa démission de sociétaire.

— Aujourd'hui paraît *le Théâtre en France*, par M. Petit de Julleville, professeur à la Sorbonne.

10. — Mme Lloyd est élue à l'unanimité vice-présidente de l'Orphelinat des Arts.

13. — 100e d'*Hamlet*. M. Fallières, ministre de l'Instruction publique, assiste à la représentation.

14. — M. Silvain ouvre un cours de déclamation, boulevard des Capucines.

15. — A la séance du Comité, M. Claretie communique la décision ministérielle en vertu de laquelle M. Coquelin rentre comme *pensionnaire*. Malgré les bruits qui avaient couru sur l'opposition de plusieurs sociétaires, la séance

est très calme et très courtoise. M. Mounet-Sully, cité parmi les plus animés, déclare qu'il n'a autorisé aucun journal à parler d'une démission qu'il n'a jamais songé à donner. Le Comité, n'ayant pas été consulté, s'incline respectueusement devant un acte d'administration supérieure. Il trouve pourtant qu'il y a là quelque chose de contraire aux traditions de la Comédie et il fait ses réserves pour l'avenir.

— Hors séance, il est dit un mot des réclamations de l'ambassade ottomane au sujet du *Mahomet* de M. de Bornier. Le Gouvernement de la Porte a protesté et proteste encore contre le fait de montrer le Prophète sur la scène et de le présenter sous les traits d'un acteur. Le Gouvernement français n'a pas encore formulé sa réponse définitive.

18. — M. Coquelin cadet prête son concours à la fête donnée à l'Hôtel-Continental par l'Association des anciens élèves de l'École centrale.

20. — A l'Assemblée générale des Dames Françaises de Meulan, intermède dramatique par MM. Truffier et Laugier.

21. — M. Charles Grandmougin dépose un drame en trois actes et en prose, dont le titre est *Sylvain*.

24. — A la matinée que donne la Gaîté au bénéfice de Mme Agar : M. J.-P. Mounet dans *Kallisto* (pièce inédite de M. Joseph Gayda). MM. Coquelin aîné et cadet dans des monologues. MM. Got, Boucher, H. Samary ; Mmes Reichemberg, Lloyd, Frémaux, dans *la Joie fait*

peur. Mlle Dudlay dans le 4e acte de *Ron vaincue*. M. Mounet-Sully dans une scèr d'*Hamlet*. — Enfin MM. Silvain, Garrauc Leloir, Dupont-Vernon, Villain, Falconnier.

25. — M. Émile Augier est mort, ce matir à deux heures un quart.

27. — Deux premiers débuts : Mlles Malc dans *Phèdre*, et Mlle Marguerite Lynnès dans *Légataire universel*.

28. — Les concours d'admission pour l classes de tragédie et de comédie du Conserv toire ont eu lieu mardi, mercredi et hier sa medi. Le dernier jour a été consacré à l'exame des aspirants stagiaires aux classes préparatoir de MM. Silvain et Dupont-Vernon. En tor quarante-cinq candidats reçus, parmi lesque M. Esquier, neveu des Brohan.

— Obsèques de M. Émile Augier, en l'égli de la Trinité. Quatre discours : M. Jules Cla retie, au nom de la Comédie-Française M. Gréard, au nom de l'Académie; M. Lar roumet, au nom du Gouvernement; M. Fran çois Coppée, au nom de la Société des auteur dramatiques. — Relâche ce soir. (Il est à note que c'est la cinquième fois seulement, depuis u demi-siècle, que le Théâtre-Français ferme se portes pour prendre le deuil d'un de ses auteur applaudis : en 1843, pour Casimir Delavigne en 1861, pour Eugène Scribe; en 1867, pou François Ponsard; en 1885, pour Victor Hugo enfin, aujourd'hui, pour Émile Augier.)

— Une dépêche de Saint-Pétersbourg inform

que Mlle Legault a débuté samedi dernier dans *Froufrou* avec un immense succès.

30. — A la grande soirée musicale et dramatique offerte par M. Tirard, président du Conseil : *la Ballade des désespérés*, d'Henri Murger, dite par M. Mounet-Sully. Le second acte du *Dépit amoureux*, joué par Mlles Reichemberg et Kalb, dans les rôles de *Lucile* et de *Marinette;* et par MM. Worms et Coquelin aîné, dans ceux d'*Éraste* et de *Gros-René*. *A quoi rêvent les jeunes filles?* dialogue d'Alfred de Musset, dit par Mmes Reichemberg et Barretta.

NOVEMBRE.

5. — Parmi les nouveaux opéras-comiques que M. Paravey annonce pour la saison prochaine, figurent *les Folies amoureuses*, de M. Émile Pessard, et *le Légataire universel*, de M. G. Pfeiffer.

— A la soirée offerte par M. Rouvier, Ministre des finances : *l'Été de la Saint-Martin*, joué par MM. Prudhon, *Noël;* de Féraudy, *Briqueville;* Mmes Barretta, *Adrienne*; C. Montaland, *Madame Lebreton*.

— Représentation consacrée à la mémoire d'Émile Augier. *Philiberte, l'Aventurière*. — Vers de M. Richepin, lus par M. Got.

7. — (Jeudi.) Pour la première matinée classique : *Hamlet*.

— La rédaction de *l'Écho de Paris* don une fête à l'Hôtel-Continental : Mlles Re chemberg, Bertiny; MM. Mounet-Sully, Pa Mounet et Coquelin cadet.

8. — La septième série des *Mille et une Nu du Théâtre,* de M. Auguste Vitu, paraît aujou d'hui.

12. — A une heure, répétition générale *la Bûcheronne,* drame en quatre actes, en pros de M. Charles Edmond. (La critique est invitée

13. — Première représentation de *la Bûch ronne.* Premier début de Mme Tessandie MM. Worms, *Sam;* Silvain, *le docteur Albi* Truffier, *Clovis de Montgivray;* Leloir, *Prince de Musignan;* Hamel, *un garde-chass* Albert Lambert, *le duc de Croix-Saint-Luc;* Laugier, *Daniel;* Falconnier, *un domestiqu* Mmes Blanche Barretta, *Angèle;* Amel, *Gudul* Ludwig, *Edwige;* Tessandier, *la duchesse Croix-Saint-Luc.*

14. — M. Mounet-Sully est nommé chev lier de la Légion d'honneur. C'est le premi artiste qui soit décoré comme comédien.

15. — Mlle Bartet, assez souffrante, est ob gée d'interrompre son service.

18. — M. Henri Meilhac lit *Margot* à s interprètes.

— M. Alexandre Parodi termine, en ce m ment, un drame historique, en vers, *la Reï Juana,* qu'il doit lire prochainement et dont il

soumis le scenario à M. Claretie. Ce drame lui a été inspiré par les documents découverts, il y a une vingtaine d'années, dans les archives de Salamanque, et qui éclairent d'une lumière sinistre la longue captivité et la prétendue démence de Jeanne la Folle.

24. — Mlle Dudlay récite une ode à l'inauguration de la statue de Balzac, à Tours.

27. — M. Henri de Lapommeraye reprend, au Conservatoire, son cours d'histoire et de littérature dramatiques.

30. — On prépare, pour le 18 décembre prochain, la réouverture du Théâtre d'Application (troisième saison). Comme les années précédentes, les spectacles classiques seront joués par les Élèves du Conservatoire, sous la direction de leurs professeurs.

DÉCEMBRE

PERSONNEL DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

Administrateur général : M. Jules Claretie, de l'Académie française, O ✻.

Sociétaires. — MM. Got, ✻, doyen (1850). Febvre, ✻ (1867). Mounet-Sully, ✻ (1874). Laroche (1875). Worms (1878). Coquelin cadet (1879). Prudhon, Silvain (1883). Baillet, Le Bargy, de Féraudy (1887). Boucher, Truffier (1888). Garraud, Leloir (1889).

Mmes Reichemberg (1872). Barretta (1876). E. Broisat (1877). Jeanne Samary (1879). Lloyd, Bartet (1881). Granger, Dudlay (1883). Pierson (1885). Müller (1887). Montaland (1888).

Pensionnaires. — MM. Martel, Joliet, Dupont-Vernon, Roger, Villain, H. Samary, Clerh, Falconnier, Hamel, Gravollet, Alb. Lambert, Laugier, Berr, Leitner, Cocheris, Jean-Paul Mounet, Coquelin.

Mmes Fayolle, Frémaux, Amel, Kalb, Persoons, Hadamard, du Minil, Brandès, Ludwig, Rachel Boyer, Nancy-Martel, Lainé, Bertiny, Lynnès, Tessandier, Malck.

Sociétaires retirés. — MM. Maillard, Gef-

Secrétaire du comité, bibliothécaire-archiviste. — M. Monval.

Lecteurs. — MM. Henri Lavoix ✵ et Decourcelle ✵.

Régisseur. — M. Jamaux.

Caissier. — M. Toussaint.

Comptable du matériel. — M. Vérons.

Contrôleur en chef. — M. Cagnin ✵.

Huissier. — M. Picard.

Buralistes. — Mmes Anton et Lechenaux.

3. — *L'Étrangère* pour ce premier mardi de l'abonnement.

4. — M. François Coppée lit à ses interprètes sa nouvelle pièce en un acte, qui s'appelait primitivement *la Soutane,* et qui prend pour titre définitif : *le Pater.*

7. — M. Coquelin fait sa rentrée dans Gros-René, du *Dépit amoureux,* et dans Gringoire. Conformément à la règle, le « rentrant » devant être considéré comme le plus nouveau pensionnaire, M. Coquelin figure sur l'affiche après tous ses camarades.

14. — On s'occupe de la rentrée de Mlle Marsy dans *le Demi-Monde,* rôle de la baronne d'Ange.

16. — M. Coquelin publie, dans la *Revue illustrée,* une étude sur l'art du comédien.

19. — A la matinée classique, Mlle Dudlay, qui devait jouer Émilie de *Cinna,* étant souf-

frante, Mlle Hadamard lit le rôle à sa place.

— *Le Pater* de M. Coppée est interdit. A ce propos, l'auteur adresse la lettre suivante à M. Francis Magnard, rédacteur en chef du *Figaro :*

Mon cher ami,

J'ai appris aujourd'hui, avec une extrême surprise, que le Pater, *un acte en vers dont je suis l'auteur, vient d'être interdit par le Gouvernement.*

La pièce a été reçue, à l'unanimité, par le comité de lecture de la Comédie-Française, en janvier 1889, *lue et distribuée aux interprètes, il y a une quinzaine de jours; et je me plais à remercier d'abord mon ami M. Jules Claretie et les Comédiens Français qui s'intéressaient sincèrement à cette tentative toute littéraire.*

Mais l'action de mon drame se développe en pleine vie moderne, dans les dernières convulsions de la Commune, et, — pour des raisons qui m'échappent, — la représentation de mon œuvre est brutalement frappée d'interdiction.

Je n'ai pas à me défendre d'avoir cherché un scandale politique. Toute ma vie proteste contre cette accusation. J'ai usé simplement de mon droit de poète en plaçant une scène, — qui vaut ce qu'elle vaut, mais que je crois inspirée par un sentiment très humain et par la morale évangélique, — dans les journées de mai 1871, *comme j'aurais pu lui donner pour cadre les massacres de la Saint-Barthélemy ou ceux de Septembre* 1792.

Je ne discuterai pas l'acte d'un gouvernement qui semble trembler devant les conséquences de la représentation d'une pièce en un acte. C'est un ridicule que je lui laisse. Un de ces jours, je ferai le public juge de la question. Il condamnera, — j'en ai le ferme espoir, — cette atteinte à la liberté de l'art et de la pensée.

Je vous serre la main.

FRANÇOIS COPPÉE.

— Mme Émilie Broisat dit *les Griffes du Schah*, à la soirée donnée chez Durand-Ruel, au bénéfice de l'œuvre roumaine.

20. — M. Silvain et Mme Broisat prêtent leur concours à un concert de bienfaisance organisé au profit de l'œuvre des petites filles abandonnées (Grand-Hôtel).

— Mlle Reichemberg, prise d'un évanouissement, ne peut jouer la sous-préfète dans *le Monde où l'on s'ennuie*. Mlle Bertiny la remplace et se fait chaleureusement applaudir.

21. — 250e anniversaire de la naissance de Racine : *Mithridate, les Plaideurs; A Racine*, à-propos en vers, par M. Paul Gaulot. (Mlle Dudlay, chargée de dire cet à-propos, étant toujours malade, M. Silvain en fait la lecture au public.)

23. — La brochure du *Pater* paraît chez l'éditeur Alph. Lemerre. Plusieurs fragments en sont reproduits dans le *Figaro*. De son côté,

M. François Coppée autorise M. Antoine à monter sa pièce sur le Théâtre-Libre. Il n'y aura qu'une seule représentation.

— M. Coquelin cadet dit plusieurs monologues à la redoute du *Gil Blas* (Hôtel-Continental).

25. — Les représentations d'abonnement du Théâtre d'Application, pour les élèves du Conservatoire, commenceront le 8 janvier prochain.

— Mort de M. Jules Barretta, père de la toute charmante sociétaire du Théâtre-Français. Les obsèques seront célébrées après-demain vendredi, en l'église de la Madeleine.

28. — Le Comité entend la lecture du rapport de M. Jules Claretie, fixant à 35,000 francs la part entière, pour l'exercice 1889. Plus de 140,000 francs ont été prélevés sur le résultat de l'année, 65,000 francs pour le fonds de réserve, 17,500 francs pour la demi-part à convertir, 30,000 francs pour les gratifications supplémentaires au personnel.

— M. Febvre avait renouvelé sa démission le 20 juin dernier; mais, sur les instances de ses camarades et pour prouver son dévouement à la Maison, il consent à rester au service de la Comédie pendant toute l'année prochaine.

— Les comités de lecture, les comités pour les augmentations de parts, et, s'il y a lieu, pour les nominations de sociétaires, se réuniront après la constitution du nouveau Comité sou-

mise par M. Claretie à la signature du ministre. Ce ne sera point, en tout cas, avant la première de *Margot*, annoncée pour le 13 janvier 1890.

30. — Dans le courant de janvier auront lieu les reprises d'*Andromaque* et d'*Iphigénie*, pour la continuation des débuts de Mlle Brandès, qui jouera les rôles d'Andromaque et d'Ériphile.

31. — Assemblée générale annuelle des sociétaires.

M. Jules Claretie donne lecture du rapport qu'il portera au ministre avec le budget voté par les sociétaires. Ce budget a été augmenté et fixé à 1,700,000 francs. Avec les dépenses imprévues, c'est environ 1,800,000 francs que la Comédie-Française doit encaisser du 1er janvier au 31 décembre, avant de songer à un bénéfice.

Les bénéfices s'élèvent, cette année, à plus de 800,000 francs; mais il faut prévoir l'aléa des années futures, et c'est sur ce point que l'Administrateur général appelle, dans son rapport, l'attention du ministre. Le chiffre des pensions de retraite aux sociétaires, pensionnaires et employés, sous forme de secours, grossit toujours, et il est du devoir de l'administration de veiller sur l'avenir. C'est dans la prospérité qu'il faut parer aux événements. On dit souvent que les sociétaires songent à la recette. Victor Hugo pensait avec raison : « On ne joue la comédie que devant le public, et le public

seul fait vivre un théâtre en lui apportant son argent. »

La Comédie-Française a beaucoup plus de 3,000 francs de frais quotidiens. Restant ouverte tout l'été et faisant parfois 500, ou 400 francs de recette, pendant la canicule, on voit les profits qu'elle est tenue de réaliser pendant les mois d'hiver pour équilibrer son budget.

Certaines recettes, dans les premiers jours de l'Exposition, ont été de 1,700, et même de 1,600 francs. Les mois d'août et de septembre, en revanche, ont été particulièrement fructueux.

En 1878, les droits d'auteur s'étaient partagés entre *deux auteurs* seulement. En 1889, la proportion a été beaucoup plus large et plus équitable.....

Après son rapport sur l'exercice 1889, M. Jules Claretie s'exprime en ces termes :

« Laissez-moi maintenant, mes chers sociétaires, après ce compte rendu d'affaires et ces chiffres, ajouter quelques mots sur une partie de l'histoire de la Comédie-Française en 1889, qui n'appartient pas à la question administrative, mais qui vous intéresse tous.

« Nous avons eu, depuis votre dernière assemblée générale, un grand deuil et une grande joie que je ne veux ni ne puis passer sous silence.

« La Comédie-Française s'est sentie atteinte au fond du cœur, par la mort d'un maître écrivain dont la perte aura été un deuil national. Émile Augier nous reste par son héritage et par son génie, et son nom est encore imprimé,

aujourd'hui même, sur nos affiches. Sa mort fut un deuil de famille.

« C'est une joie de famille que la marque de haute bienveillance qu'a donnée, par deux fois, à deux d'entre vous, le Gouvernement dans cette année d'Exposition universelle où, — les étrangers l'ont constaté, — la Comédie-Française a fait bonne figure devant nos hôtes du monde entier.

« Ce n'est pas la première fois que l'on rend officiellement hommage au théâtre, — cette forme souveraine de l'art français contemporain, — en décorant les plus illustres interprètes, et vous avez eu déjà, ici, ce grand honneur bien mérité; mais, en choisissant l'année 1889 pour donner à la Comédie et aux Comédiens Français un nouveau et double témoignage d'estime, M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a honoré non seulement deux de vos plus chers camarades, mais, — je puis le dire, — tous les artistes dramatiques et tous les serviteurs de la Maison de Molière, et je ne serai, je crois, que l'interprète de vos sentiments en félicitant les deux chevaliers de la Légion d'honneur de 1889, « pour services rendus à l'art dramatique », et en adressant à M. Fallières, avec l'expression de ma gratitude personnelle, l'expression de la joie et de la reconnaissance de la Comédie-Française. »

Ces paroles, couvertes d'applaudissements, ont été le signal d'une véritable ovation faite à M. Mounet-Sully et à M. Worms. Les deux chevaliers se sont serré la main, et ils ont témoi-

gné à M. Claretie l'expressiou de leur vive reconnaissance.

(La nomination de M. Worms, qui est signée par le Président de la République, paraîtra demain 1er janvier 1890, au *Journal officiel*.)

TABLE

	Pages
DÉDICACE	I
PRÉFACE	III
I. Mme Jeanne Samary	I
II. *Henri III et sa cour* (reprise). — MM. Febvre, Worms, Mounet-Sully, Silvain, Baillet, Le Bargy, Samary; Mmes Pierson, Montaland, Brandès, Nancy-Martel, Bertiny	10
III. 267e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE MOLIÈRE. — *Le Malade imaginaire*. — *L'École des maris* (reprise). — MM. de Féraudy, Le Bargy, Truffier; Mmes Bartet, Samary, Nancy-Martel. — *Remerciement au Roy*. — M. Laroche	16
IV. *Philiberte* (reprise). — M. Leloir; Mmes Lloyd, Broisat, Legault	20
V. *Oscar, ou le Mari qui trompe sa femme* (reprise). — MM. Coquelin cadet, Garraud, Henri Samary; Mmes Samary, Nancy-Martel	23

Pages

VI. *Maître Guérin* (reprise). — MM. Got, Worms, Laroche; Mmes Barretta, P. Granger, Pierson. 27

VII. Représentation gratuite du 5 mai. — *Horace.* — *Le Médecin malgré lui.* — Mlle Dudlay; MM. Mounet-Sully, de Féraudy. — *Le Chant du siècle.* — Mlles Dudlay, Brandès. . . 31

VIII. Représentation de retraite de M. Coquelin. — *Les Précieuses ridicules.* — *L'Étourdi.* — *Le Dépit amoureux.* — *Le Légataire universel.* — Intermède par M. Coquelin cadet. 34

IX. 1° *Le Premier Baiser* (1re représentation). — MM. Laroche, Le Bargy, Leloir; Mlles Reichemberg, Pierson 37

2° *Alain Chartier* (1re représentation). — M. Mounet-Sully; Mlles Bartet, Legault. 39

3° *Le Klephte* (1re représentation à la Comédie-Française). — MM. de Féraudy, Berr; Mmes Montaland, Müller 42

X. 283e Anniversaire de la naissance de Corneille. — *Horace.* — M. Mounet-Sully; Mlle Dudlay. — *Le Menteur.* — MM. de Féraudy, H. Samary; Mlle Kalb. — *Le Vieux Corneille.* — MM. Silvain, Truffier; Mlle Nancy-Martel 44

Pages

XI. La Comédie-Française au Salon. 47

XII. *L'Étrangère* (reprise). — MM. Thiron, Febvre, Le Bargy, Garraud, Albert Lambert, Cocheris; Mmes Barretta, Pierson, Brandès. 55

XIII. Premier début de M. Jean-Paul Mounet dans *Ruy Blas*. 58

XIV. *La Revanche d'Iris* (reprise). — M. de Féraudy; Mlle Rachel Boyer. 60

XV. La Comédie-Française à l'Exposition universelle. 64

XVI. *Jean Baudry* (reprise). — 3e début de M. Jean-Paul Mounet. — (MM. Silvain, Le Bargy, Georges Berr, J.-P. Mounet; Mmes Bartet, Montaland.) 70

XVII. *Les Ouvriers* (reprise). — MM. Dupont-Vernon, Boucher; Mlles Fayolle, du Minil 74

XVIII. Premiers débuts de Mlle Malck dans *Phèdre*, et de Mlle Lynnès dans *le Légataire universel*. — Mlle Darsac; M. Truffier 77

XIX. Représentation a la mémoire d'Émile Augier. — *Philiberte* : MM. Laroche, Baillet; Mmes Émilie Broisat, Lloyd. — *L'Aventurière* :

Pages

MM. Leloir, Leitner; Mlles Pierson, Lainé 80

A Émile Augier; vers de M. Richepin, lus par M. Got 80

XX. *La Bûcheronne* (1re représentation). — Premier début de Mme Tessandier. — MM. Worms, Albert Lambert, Silvain, Leloir, Truffier, Laugier; Mmes Barretta, Ludwig, Tessandier. 83

XXI. Rentrée de M. Coquelin. 89

XXII. 250e Anniversaire de la naissance de Racine. — *Mithridate.* — *Les Plaideurs.* — *A Racine.* — MM. Silvain, Albert Lambert, Coquelin; Mlle Hadamard. 91

Mémento 95

Imp. Jouaust.

PB-38826-SB
539-15
5-C
B/T

PN
26
P6
v.